

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express à Lyon

ABONNEMENTS (LYON)
 3 fr. par an
 2 fr. par semestre
 1 fr. par trimestre

DÉPARTEMENTS (LYON)
 4 fr. par an
 3 fr. par semestre
 1 fr. par trimestre

Un an: 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON

PARAISANT LE DIMANCHE

4^e Année

N^o 25.

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

Dimanche 24 Juin 1900.



Terrible accident au polygone de Poitiers.



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

La question d'Orient qui revenait jadis périodiquement sur le tapis, au grand désespoir des diplomates, ne passionne plus aujourd'hui personne. La solution qu'elle a reçue à l'issue de la guerre turco-russe avait paru essentiellement provisoire, et l'on s'attendait à ce que, d'un jour à l'autre, tout fût remis en question. Contre toute attente, les choses sont demeurées en l'état, et le provisoire est devenu définitif, autant toutefois que l'on peut considérer quelque chose comme définitif sur ce globe où les peuples, comme les individus, passent par tant de vicissitudes et de fortunes diverses.

C'est sur la Chine que se concentre à l'heure actuelle l'attention du monde.

La révolte des Boxers est-elle une manifestation spontanée du vieux parti chinois traditionaliste? A-t-elle été, au contraire, mystérieusement préparée de façon à servir les machiavéliques desseins de telle puissance qui croit le moment favorable pour asseoir d'une façon définitive son influence en Extrême-Orient?

Les événements n'ont pas suffisamment dégagé cette inconnue et c'est surtout en raison de ce mystère qu'on ne peut s'empêcher de concevoir quelques inquiétudes. L'inertie ou la complicité du gouvernement chinois ont mis les grandes puissances dans l'obligation d'assumer la responsabilité de l'ordre.

Si cette intervention ne cache aucune arrière-pensée, il n'y a guère de complications à redouter, mais le désintéressement n'est pas une vertu très commune en politique internationale, et l'occasion est assez tentante pour que des convoitises s'allument et que des ambitions se manifestent.

La Russie ne demanderait certainement pas mieux que de faire tourner les événements à son profit pour réaliser l'hégémonie en Extrême-Orient, but constant de sa politique.

Mais l'extension territoriale de la Russie gêne considérablement le Japon qui cherche précisément à s'accroître dans les mêmes parages. Ce petit peuple a cessé depuis longtemps d'être une quantité négligeable, et quoi qu'il arrive il est certain qu'il voudra dire son mot dans un règlement partiel ou définitif de la question chinoise. Déjà, pour bien marquer ses intentions, il a annoncé la mobilisation de sa flotte.

D'autre part, l'Angleterre a toujours voulu dominer en Chine, parce qu'elle a besoin du marché chinois. L'heure est défavorable pour elle parce qu'elle a les mains liées dans le Sud de l'Afrique, mais elle ne peut se dispenser de jouer un rôle dans les événements qui se préparent. Les avances peu déguisées qu'elle fait aux Etats-Unis témoignent de son souci de ne pas se trouver isolée à l'heure du péril.

Deux autres grands peuples, enfin, l'Allemagne et la France ne peuvent manquer d'élever la voix au nom de leurs intérêts. L'Allemagne a conquis dans les mers de Chine la suprématie économique qui appartenait jadis aux Anglais et loin de se résigner à une déchéance, elle mettra tout en œuvre, évidemment pour grandir encore la part de son commerce.

Enfin, la proximité de l'Indo-Chine crée à la France l'obligation de suivre attentivement les péripéties de la partie qui s'engage.

Arrivera-t-on à une entente qui donne une satisfaction partielle à toutes ces convoitises? Le partage des dépouilles ne sera-t-il pas, au contraire, une occasion de conflit? Obscure énigme qu'un prochain avenir se chargera d'éclaircir.

Les civilisations anciennes, dont quelques-unes étaient arrivées à une si haute perfection ne nous ont pas légué, sur un grand nombre de points très intéressants tous les renseignements précis que souhaiteraient les historiens modernes, épris de documentation exacte. Les trop rares monuments dont on a retrouvé les vestiges aux bords du Nil ou de l'Euphrate irritent la curiosité sans la satisfaire.

Des époques plus rapprochées et mieux connues, l'antiquité grecque ou romaine, par exemple, offrent encore un certain nombre de lacunes regrettables.

Notre civilisation moderne, que les inéluctables lois de l'histoire condamnent, elle aussi à la décadence et à la chute laissera-t-elle une image plus vivante et plus précise aux générations de l'avenir? On peut l'espérer si l'exemple que vient de donner l'Académie des Sciences de Vienne rencontre des imitateurs.

Cette docte assemblée a décidé dernièrement la création d'archives phonographiques qui pourront redire aux générations futures comment leurs ancêtres se sont exprimés, comment ils ont parlé à la tribune ou dans la chaire, comment ils ont déclamé ou chanté au théâtre. Désormais, les ora-

teurs, les acteurs ou les chanteurs célèbres, qui n'avaient joui jusqu'ici que d'une gloire éphémère passeront à la postérité au même titre que les sculpteurs et les peintres.

Ces archives phonographiques se diviseront en trois parties : la première comprendra les langues et les dialectes européens à la fin du XIX^e siècle, la deuxième sera réservée à la musique; la troisième enfin, renfermera les discours et les paroles des grands hommes.

Une commission de savants propose de remplacer les plaques résineuses réceptrices des sons employées jusqu'ici par des plaques en métal qui présenteraient l'immense avantage d'une durée indéfinie.

Cette préoccupation est fort louable. Il n'est pas douteux que la photographie et la phonographie sont susceptibles de fournir des renseignements d'une précision et d'une exactitude absolues aux historiens futurs. Mais on peut craindre que cette documentation devienne inutile en raison même de sa trop grande abondance et qu'accablés de matériaux, les érudits à venir se trouvent aussi embarrassés que ceux du présent qui n'en ont pas assez. Une fois de plus serait vérifié le vieux proverbe : « Les extrêmes se touchent ».

Les découvertes modernes n'ont pas toute l'originalité qu'on se plaît à leur attribuer. Elles ne sont assez souvent que la remise en honneur de méthodes anciennes ou de procédés oubliés.

Cette constatation ne diminue pas le mérite des chercheurs qui ont égalé et souvent surpassé les devanciers dont ils ignoraient les travaux. Elle prouve simplement que les esprits ingénieux se sont rencontrés de tout temps et que notre époque n'en a pas le privilège exclusif.

L'anthropométrie est unanimement regardée comme une invention moderne. Or, au commencement du seizième siècle, on anthropométrait déjà... en Chine !...

Un Arabe, Ibn-Batuta a laissé, en effet, une relation de voyage dans laquelle on lit ce récit :

« J'entrai un jour dans une de leurs villes, pour un moment; quelque temps après, ayant eu l'occasion d'y revenir, quelle ne fut pas ma surprise de voir, sur les murailles et sur des feuilles de papier placardées dans les rues, mon portrait et celui de mon compagnon. On m'expliqua qu'on en agissait toujours ainsi avec les voyageurs qui traversaient leurs villes, parce que s'il arrivait qu'un étranger commit quelque action qui l'obligeât à prendre la fuite, son portrait serait aussitôt envoyé dans toutes les provinces, et il ne tarderait pas à être arrêté. »

Les Chinois étaient même plus forts que nous ! Nous n'opérons que sur des inculpés : ils opéraient, eux, sur tous les suspects.

NOS GRAVURES

TERRIBLE ACCIDENT AU POLYGONE DE POITIERS

Un grave accident est arrivé la semaine dernière au polygone d'artillerie de Poitiers.

Quatorze hommes montés sur une prolonge conduisant sur le terrain de tir une caisse contenant des pétards à poudre mélangée destinés au tir des officiers du cours pratique de tir.

La voiture avait fait à peine un kilomètre lorsqu'une terrible explosion se produisit.

Les chevaux s'emballèrent et semèrent les malheureux blessés le long du chemin; les chefs qui escortaient ce chargement s'empressèrent de porter secours à leurs hommes; ils étaient tous blessés.

Neuf d'entre eux furent transportés à l'Hôtel-Dieu, couverts de brûlures à la figure, aux mains et aux jambes; trois d'entre eux mourront probablement la nuit.

Ce terrible accident a produit dans la ville de Poitiers une émotion considérable.

A L'EXPOSITION

LE TROTTOIR ROULANT

Le trottoir roulant est sans contredit le grand succès de l'Exposition Universelle.

Épargner toute fatigue au piéton en le faisant conduire par la rue devenue mobile, tel est le paradoxal problème que les constructeurs ont résolu de la façon la plus satisfaisante. Des millions de voyageurs ont ainsi fait agréablement et sans aucune peine le tour de l'Exposition. Le coup d'œil dont on jouit sur les différents points du parcours est magnifique. Mais le spectacle sur le trottoir même est aussi fort amusant.

Bien que l'accès des plates-formes soit facile et ne présente aucun danger quelques personnes non initiées les abordent avec une certaine appréhension qui peut nuire à leur équilibre. De là quelques petits incidents comiques dont s'amuse les voyageurs moins timorés.

VAINCUE

— Écoute-moi bien, Georgey... tu sais que dans quelques instants, papa et celle... tu comprends bien de qui je veux parler... seront ici... Quand elle voudra nous embrasser... il faudra lui tourner les talons... comme ça, vois-tu... »

Georgey montra un petit visage indécis, où clairement se lisait un vague effarement.

— Tu crois, Marcelle ?

— Comment, je crois ?... refait la fillette, rouge d'indignation, tu vas, peut-être, lui jeter les bras au cou et l'appeler « maman », comme celle dont elle a voulu prendre la place ! Ah ! bien, vous autres garçons, vous êtes de fameux capons !

Et les yeux noirs de Marcelle lancent de farouches éclairs.

— Mais non, Marcelle, c'est pas cela du tout, et je ne veux pas l'embrasser, je t'assure, reprend le pauvre petit, prêt à pleurer... mais, si nous faisons... comme tu dis, papa sera bien fâché.

— Eh bien ! pourquoi a-t-il voulu nous donner une autre maman... comme si on pouvait en avoir une deuxième !... C'est sa faute, à papa... »

— Bien sûr, reprit Georgey conciliant; mais moi, je ne peux pas oublier le soir... tu sais bien, le soir où il est parti pour Lyon... comme il nous a embrassés tous les deux... si fort... oh ! si fort... tu te souviens, dis ?... Il était tout pâle, et il mordait sa moustache avec un air tout drôle, en disant : « Vous l'aimez bien, n'est-ce pas, mes petits ?... Elle est très bonne, elle vous aime déjà beaucoup, et lorsqu'elle vous connaîtra, ce sera bien davantage encore... Allons, promettez-moi d'être bien sages et de lui donner aussi un peu de vos bons petits cœurs... Alors, moi, cela m'a laissé une impression !... »

Et le bon gros bambin, rose, joufflu, avec d'honnêtes yeux bleus, très francs, regardait, anxieux, sa sœur, grande de quatre années de plus que lui.

Celle-ci, sans se laisser toucher par le pathétique souvenir reprit, plein d'amertume :

— C'est bien, va, fais à ta guise, cajole-la, flatte-la ; passe à l'ennemi... moi seule, resterais fidèle au passé, et maman, du moins... verra qu'un de ses enfants lui est resté... »

Et la pauvre petite révoltée appuya son front brûlant à la vitre, avec, dans son cœur, un immense sentiment de détresse.

Mais déjà Georgey, sur la pointe de ses pieds,



cherchait à arriver au visage de sa grande sœur.

— Oh ! Marcelle ! tu n'es pas fâchée, dis que tu n'es pas fâchée contre ton Georgey ! C'était seulement par peur de faire de la peine à papa ce que je disais... mais puisque, toi, tu trouves autrement, c'est que c'est moi qui ai tort... et je ferai comme toi, je boudrai aussi.

Comme Marcelle scellait la réconciliation d'un gros baiser fraternel, la porte s'ouvrit toute grande et une jeune femme fraîche, blonde et très jolie, exhalant un parfum très doux de violettes, et chargée de volumineux paquets, entra précipitamment dans la pièce.

— Mes chéris !... mes deux chéris !... Dieu ! qu'il me tarde de vous voir !... Votre papa m'avait tant parlé de vous, mes mignons ! et la photographie de vos bons petits visages me plaisait tant que j'avais bien grand désir d'y planter de gros baisers comme ceux-ci... »

Et Mme de Saint-Hubert, riant à travers les larmes qui embuèrent ses yeux bleus, attirait tendrement à elle les deux enfants serrés l'un contre l'autre dans une attitude défensive et cachait dans leurs boucles soyeuses l'émotion qui colorait ses joues et faisait trembler sa voix.

Mais Marcelle eut un brusque mouvement de recul et la délicatesse de la jeune femme pressentit l'hostilité qu'elle aurait à vaincre chez la petite fille ; son cœur se serra douloureusement, mais sans en rien laisser paraître, elle continua :

— Vous n'êtes pas inquiets au moins, mes pauvres petits, de me voir arriver sans votre père ?... Il va venir, et sans tarder... Il s'est arrêté, en passant, chez votre grand-mère... A son âge on a le droit de ne plus attendre... Moi, j'ai pensé qu'ils s'embrasseraient mieux sans témoins et j'ai dit au cocher de me conduire directement ici où je savais que vous attendiez... »

Elle n'ajouta pas, la charmante femme, que craignant justement la froideur de l'accueil qu'elle recevrait, elle avait préféré s'y exposer seule, sans que son mari y assistât.

Tous deux restaient muets, Marcelle dans son parti pris de mauvaise volonté, Georgey, dans l'ébahissement où le plongeait la grâce blonde et souriante de cette « nouvelle maman » qu'il

s'était représentée grande, sèche et âpre... telle leur institutrice anglaise !...

Avec une nuance d'embarras, Mme de Saint-Hubert proposa :

— Voulez-vous, puisque nous sommes seuls tous trois, débaler ensemble les petits souvenirs que je vous rapporte ?... J'aimerais bien savoir s'ils vous feront plaisir... »

Tout en parlant elle fit sauter les ficelles, ouvrit les cartons et sortit triomphalement la plus belle des poupées, rose, blanche, blonde, avec une jolie toilette de satin bleu azuré.

— Regarde... Marcelle... ta nouvelle fille, elle te plaît, dis ?...

Mais la petite, se piquant d'honneur et quelque désir qu'elle en eût, ne leva même pas les yeux ; d'une voix maussade elle dit :

— Mes poupées me suffisent. Je n'en veux pas d'autres... »

— Vraiment !... Ton petit cœur n'est pas assez large pour qu'une nouvelle venue puisse s'y glisser ?... Bah ! mignonne, je n'en crois rien... tu l'aimeras bien vite, je te le promets.

La petite fille se mordit la lèvre et se tut.

— Et toi, mon Georgey... Que dis-tu de ces soldats et de leur forteresse ?...

Et aux yeux charmés de Georgey apparut une armée de minuscules soldats tout pimpants dans leurs uniformes reluisants et prêts à la défense d'une magnifique citadelle.

Le pauvre petit, malgré son désir de se montrer héroïque, ne put résister à la tentation et ouvrit tout grands les bras à son trésor.

— Merci, oh ! merci, madame. Je suis bien content.

Puis sentant soudain tout le poids de sa défiance, et reculant le courroux qu'elle devait éveiller chez sa sœur, il se mit à fondre en larmes.

Et voici que, juste à ce moment épineux, la porte s'ouvrit encore une fois brusquement, en coup de vent, et la capitaine de Saint-Hubert apparut.

— Et bien ! s'écria-t-il avec un joyeux élan, est-ce assez content ici, et petite mère a-t-elle été la bien accueillie !

Mais devant le tableau qui s'offrit à lui, il s'arrêta net, l'expression de sa mâle et loyale physionomie subitement assombrie : la jeune femme agenouillée devant Georgey, sanglotant à grand fracas et résistant tant qu'il pouvait à la douce étreinte... A quelques pas, Marcelle, pâle, les lèvres serrées, figée dans un morne entêtement.

Tout de suite M. de Saint-Hubert eut reconstitué la petite scène qui venait de se passer et avec une intonation cassante et dure :

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?... est-ce ainsi que je vous retrouve ? Georgey, pourquoi ces larmes ?... et toi, Marcelle, est-ce là tout ce que tu as à dire à ton père ?...

La petite fille s'avança et tendant sa main glacée par l'émotion, elle murmura :

— Bonjour, père. J'espère que vous avez fait bon voyage.

Il l'éloigna quelque peu de lui, afin de mieux voir l'expression résolue de ce petit visage, fidèle reproduction du sien, et soupira profondément :

— Marcelle !... est-ce ainsi que tu t'es souvenue de mes paroles ?... Je crains que tu n'aies étouffé la voix de ton cœur, mon enfant.

Comme la petite fille, le visage empourpré, baissait la tête contenant à grand-peine le flot de larmes prêt à déborder, la jeune femme s'interposa :

— Oh ! non ! Henry ! pas de reproches aujourd'hui !... je ne veux pas que ce beau jour soit assombri... Vous verrez que bien vite nous serons devenus d'excellents amis.

Le capitaine eut pour elle un regard plein d'amour :

— Vous serez la plus habile des magiciennes si vous parvenez à apprivoiser ces deux petits sauvages... »

Puis il sortit grave et attristé.

Mme de Saint-Hubert dut bientôt reconnaître qu'elle au ait beaucoup à combattre de cet heureux optimisme et qu'il peut être fort malaisé de vaincre l'opiniâtreté d'une fillette d'une douzaine d'années.

Tous les soins délicats, toutes les prévenances, toutes les preuves d'une tendresse qui ne demandait, pour s'affirmer, qu'à n'être pas repoussée, furent prodigués, mais vainement, au frère et à la sœur... L'instinct maternel qu'elle avait très développé, joint au grand amour que lui inspirait le père des deux enfants, lui furent une source de patience interminable.

Jamais elle ne parvint à apercevoir de l'animosité croissante que lui témoignait Marcelle et elle prenait une peine infinie pour que son mari ne remarquât pas la mésintelligence qui s'installait à son foyer et séparait ses plus chères affections.

Et cependant, trop souvent encore, il était témoin de scènes significatives et faites pour éclaircir sur cette lamentable situation... Lorsque l'insolence d'une réponse avait été trop évidente, afin de ne pas céder aux effets de sa colère, il s'éloignait plein d'indignation contre ce petit cœur désespéré, qui, en refusant de se donner, croyait remplir un devoir d'honneur et de fidélité.

Mais s'il évitait tout éclat, dans la crainte de rendre plus définitive cette douloureuse hostilité, ses rapports avec ses enfants ne s'en trouvaient pas moins modifiés.

Il n'y avait plus entre eux cette douce intimité d'autrefois ; plus d'effusions calmes, plus de jeux partagés... »

Marcelle le sentait et en souffrait profondément ; elle en attribuait la cause à celle qui, non contente d'avoir usurpé la place de la mère tant aimée, détachait encore le père des orphelins.

Malgré ses incessants efforts pour entretenir la défiance chez Georgey, il devenait de plus en plus difficile de refouler les élans de ce bon petit naturel; elle voyait qu'il n'eût pas mieux demandé que de répondre à l'affection par l'affection et elle devinait prochaine la fusion entre lui et M^{me} de Saint-Hubert.

Pourtant elle continuait à disputer le terrain à pied, pied, et à cette lutte journalière elle s'agrippait, devenait méchante, agressive; le pauvre petit lui-même se mettait à la craindre, à l'aimer moins, et par cela même il se tournait davantage vers celle qui n'avait pour lui que sourires indulgents et aide efficace.

Six mois écoulés dans cette tension d'esprit et la patience du capitaine de Saint-Hubert était épuisée.

Il décida que Marcelle avait besoin d'une sévère leçon... toutes les bontés, toutes les indulgences avaient échoué, il essaierait de la rigueur... En conséquence il résolut de tenter une épreuve décisive, quelque douloureuse qu'elle pût être, et prit toutes ses dispositions pour éloigner Marcelle.

Ennemi des demi-mesures, d'où naissent d'inévitables compromis, il jugea qu'un pensionnat de Paris, entraînant de fréquents jours de sortie, ne serait pas le moyen héroïque nécessaire et il se décida pour un établissement de Londres.

Il choisit une excellente maison : le confort matériel comme l'instruction et l'éducation intellectuelle y étaient également soignés... Mais les élèves, très choisis, étaient nombreux, la discipline rigoureuse et la règle strictement observée.

Lorsque Marcelle fut informée de cette mesure, elle fut atterrée; mais trop fière pour en laisser rien paraître, elle écouta, très froide, l'admonestation paternelle et silencieusement assista aux préparatifs de son départ.

Georgey, devant cette séparation si inattendue, avait retrouvé toute la vivacité de son affection et montrait un chagrin qui fut un véritable baume au cœur malade de la pauvre enfant...

Le capitaine amena lui-même Marcelle dans sa nouvelle demeure. Il fut satisfait de la maison, satisfait des maîtresses, et cependant, au moment du départ, lorsqu'il embrassa une dernière fois le pâle visage douloureusement contracté par une souffrance qui se refusait le soulagement des larmes, son cœur se serra et il fut sur le point de ramener la pauvre petite avec lui.

Mais un regard jeté en arrière lui rendit son courage et la lourde porte claustrale se referma sur Marcelle...

— Prisonnière! seule! seule au monde!!!... fut d'abord le cri farouche de la petite fille révoltée qui se répandit en imprécations contre tous et surtout contre cette belle-mère, cause unique de son odieux exil... Puis elle fit les plans les plus tragiques : décidée à ne pas survivre à l'immensité de son malheur, elle se procurerait du poison et plus facilement encore, se



laisserait mourir de faim : certes, alors, ils auraient des remords!!!

A cette idée, elle s'attendrit sur elle-même et put enfin verser d'abondantes larmes qui apaisèrent sa surexcitation...

Puis ce fut la vie laborieuse et régulière qui prit son cours.

Ses maîtresses furent patientes, mais exigeantes; ses compagnes l'examinèrent avec curiosité, et risquèrent quelques avances, mais comme elle les repoussa avec colère et que, de plus, elle parlait mal l'anglais, sa réputation de mauvais caractère fut établie et elle fut délaissée : dès lors elle vécut seule dans cette vaste communauté... et sa petite âme se replia sur elle-même, solitaire et douloureuse.

Les seules lettres qu'elle reçut de la maison lui venaient de Georgey. Il y percevait, malgré le regret de n'avoir plus sa Marcelle auprès de lui, un contentement si intime, une joie si vraie de sa bonne petite existence capitonnée qu'elles ne lui apportaient qu'un renouveau de tristesse.

Le soir, dans son étroit lit de pensionnaire, et alors que ses compagnes dormaient de ce bon sommeil de l'enfance vivifiant et réparateur, elle tournait et retournait sur l'oreiller sa tête désolée; et jetait de furtifs regards sur l'aligne-

ment symétrique de ces lits de fer d'une hygiénique simplicité, elle songeait, avec une véritable détresse à sa chambre de Paris, si gaie avec ses tentures claires et ses meubles de bambou. Oh! comment avait-elle pu se trouver malheureuse avec son père, qu'elle aimait si ardemment, et son gentil Georgey si affectueux?...

Et voici qu'à la faveur de ses regrets et de sa tristesse un lent et sûr travail se faisait en elle... Elle n'était plus aussi certaine à présent que M^{me} de Saint-Hubert fût seule coupable de tous les maux qu'elle endurait : n'avait-elle pas elle-même bien des reproches à s'adresser?... Car enfin ne s'était-elle pas prise à la hair avant même de l'avoir vue? Le crime d'occuper une place qui doit rester toujours vide est-il donc si grand! Et elle-même, Marcelle, ne s'était-elle pas maintes fois étonnée de la douceur inlassable qui accueillait ses incessantes provocations?... Hélas!... cet exil était bien plutôt la rançon de sa mauvaise tête!... Et c'était sur ces tristes pensées qu'elle s'endormait d'un lourd sommeil agité... Après c'était le réveil!... Oh! ce réveil en commun! cette toilette hâtive à l'eau glacée, sous l'œil critique des surveillantes!... Oh Dieu! quand se retrouverait-elle à la maison?... A la maison!... mot magique et charmeur!...

Maintenant, lorsqu'elle avait un instant de liberté, inconsciemment sa main couvrait de nombreux feuillet d'appels passionnés!... De cris de repentir et de regrets!... Mais ces lettres, son orgueil, toujours debout, les déchirait aussitôt!

Un de ses plus gros crève-cœur, et sans cesse renouvelé, était d'entendre appeler ses camarades au parler... Lorsque leur nom résonnait, c'était un éclat subit, une transfiguration du regard et du sourire...

Mais Marcelle de Saint-Hubert?... Qui donc la connaissait? qui songeait à la demander?...

Et pourtant un jour!... Oh! jour de surprise et de joie! ce fut bien son nom qui retentit dans la salle d'études...

— Mademoiselle de Saint-Hubert, on vous attend au parler!

D'abord elle crut avoir mal entendu, mais sur l'appel réitéré elle rougit et pâlit brusquement dans un afflux d'émotion!... Ses jambes se déroulant sous elle, elle traversa la classe; un tumulte assourdissant de bonheur et d'espoir grondant en elle, elle descendit le vaste escalier quatre à quatre et, jetant, plutôt qu'elle ne l'ouvrit, la porte de l'austère parloir, elle se trouva face à face avec sa... belle-mère.

Ce fut un cri délirant qu'elle jeta sous la voûte sonore dans l'atmosphère lourde et étouffée, et les bras au cou de la jeune femme, se serrant contre elle de toutes ses forces : — Maman! oh! maman!

Et toutes deux mêlèrent leurs larmes et leurs baisers.

— Chérie!... pauvre petite chérie!... Tu as bien souffert et nous aussi, va! mais c'est fini... fini à jamais... nous serons unis tous quatre dans une seule et même tendresse...

Et plus bas encore : — Nous ne l'excluerons pas... elle... ta chère regrette!... nous lui ferons sa place... et nous parlerons d'elle ensemble lorsque nous serons seules toutes deux...

Et Marcelle, définitivement vaincue, murmura à travers ses sanglots :

— Oh! comme vous êtes bonne!... comme je vais vous aimer!...

Max REBOUL.

SOUVENIRS D'ANTAN

Dans le vieux salon que la nuit rend tout sombre, ils causent, assis de chaque côté du foyer, lui, dans le grand fauteuil, elle, dans l'antique bergère. Et par ce soir d'hiver, tandis que le vent souffle, que la neige tombe, ces deux vieillards sexagénaires parlent de jeunesse et de printemps, et de sourires... Et ce ne sont que des : « Vous en souvient-il? — Comme c'était bon! » — « Comme c'est loin! »

— Et ce vieux château de Fontloir, comte, en a-t-il vu des beaux jours? murmure-t-elle, presque rajeunie par ces enivrants souvenirs. C'est là que nous nous sommes connus, que nous avons reçu votre première visite. Vous en souvient-il?

— Ah! marquise, s'il m'en souvient! Tenez, ce jour-là, vous portiez une robe rose garnie de dentelle blanche; vos jolis cheveux blonds tombaient en boucles sur vos épaules; à peine étiez-vous jeune fille, à peine vous quinze ans étaient-ils sonnés. Oh! oui, je me souviens de ce beau jour d'été; je me souviens de tout, et du salon Louis XIII, aux lourdes tentures sombres et des paroles que vous avez daigné laisser tomber de vos lèvres roses.

— Ah! interrompit-elle, j'étais une sauvage, alors.

— Mais non, marquise, vous étiez seulement la très fière demoiselle de Fontloir, et vous le regardiez, alors, de bien haut, ce fils de gentilhomme campagnard, qui ne connaissait pas les belles manières de la cour.

— Comte, vous oubliez que ce fils de gentilhomme campagnard avait alors vingt ans, qu'il était de taille élégante et avait les plus beaux yeux de monde.

Le vieillard souleva sa tête pâle, et son regard éclairé se fixa sur la marquise.

— Mais c'est une déclaration que vous lui faites là, marquise.

Une fugitive rougeur passa sur le visage de la vieille dame.

— Mais oui, comte, en êtes-vous jaloux?

— C'est que, marquise, elle est un peu tardive, cette déclaration. Il est à tout jamais mort, ce pauvre jeune homme!

— Comme elle est morte pour toujours, la jeune fille du château de Fontloir, acheva mélancoliquement la marquise.

— C'est égal, c'est bon de se souvenir, reprit le comte, en redressant sa haute taille. Et ces chasses où vous assistiez, montée sur votre petit cheval gris, vêtue de votre grande amazone bleue? Étiez-vous assez jolie ainsi?

— Eh! eh! eh! comte.

— Mon Dieu, marquise, je puis vous le dire, j'espère, sans risquer de vous faire rougir.

— Hélas! ce temps est si loin!

Et avec un soupir, elle baissa la tête, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux.

Lui continua :

— Et les dîners sur l'herbe? Et les promenades champêtres? Mon Dieu comme ils étaient jolis, les sentiers ombreux! comme ils étaient beaux, les printemps! Voyez-vous, marquise, je me dis parfois que le soleil, maintenant, n'a plus de rayons, les printemps plus de fleurs comme autrefois.



— Mon ami, c'est nous qui changeons, ce sont nos joues qui n'ont plus de roses et nos lèvres de sourires.

— C'est peut-être vrai, marquise... Ah! autrefois, que de rêves j'ai faits dans les allées du parc! Savez-vous que je vous ai beaucoup aimée, en ce temps-là? Et dire que jamais, jusqu'à ce jour, je n'ai osé vous le dire, que c'est à soixante-quinze ans que je me décide à faire cet aveu! Laure de Fontloir avait raison de dédaigner le petit gentilhomme campagnard, car il était un sot. Aimer tant, et ne pas savoir le dire!... Mais aussi quelle jeune fille froide et hautaine vous étiez alors! Ces yeux, si doux maintenant, ce sourire si bon, où étaient-ils, à vingt ans? Avec vos grands yeux clairs et votre sourire glacé, vous m'intimidiez fort, alors. Qui eût dit que, cinquante ans plus tard, je vous dirais ces choses?

La marquise avait toujours la tête baissée et se taisait. En la regardant plus attentivement, le vieillard vit qu'elle pleurait.

— Voyons, marquise, qu'avez-vous? Je suis un sot de vous parler de ces choses? Pourquoi faire naître le regret? Ne pouvant les revivre, ces jours, il faut les oublier. Taisons-nous donc, et faisons, comme tous les soirs, notre partie.

La vieille dame releva la tête, et son regard, rendu brillant par les larmes versées, se fixa sur son ami.

— Non, comte, vous vous méprenez, ces larmes me font du bien. Parlons au contraire, du passé, de ce passé si tendre et si cher, du meilleur de ma vie, car, voyez-vous, il faut aussi que vous le sachiez, les jours vécus là-bas sont restés gravés dans mon cœur. Ah! pourquoi ne nous sommes-nous jamais compris?... Vous m'aimiez? et moi aussi, je... vous... aimais. Mais j'étais fière, et, me trompant étrangement sur votre attitude, j'ai caché mes sentiments.

— Vrai, interrompit-il.

Elle, souriant, à travers ses larmes :

— Oui, comte, foi de Fontloir!

Et tous deux, la voix tremblante :

— Comme la vie eût pu être belle!

Un grand silence se fit. Les deux vieillards, courbés sous le poids des regrets, rêvaient à cette vie d'amour qui aurait pu être leur partage.

— Pauvre rêve fini, adieu! murmura-t-elle.

Lui, le visage rasséréné, le regard éclairé, un demi-sourire sur les lèvres, s'approcha de la vieille marquise et lui prit la main :

— Mon amie, le passé n'est pas mort à jamais. Dieu a donné aux cœurs affectueux le pouvoir magique de revivre les jours écoulés, les jours de jeunesse et d'amour. Notre rêve d'autrefois peut se réaliser.

Il existe une Laure, aux blonds cheveux, au jeune visage, au regard d'azur, à la démarche élégante et fière, une Laure qui, comme autrefois son aïeule, la demoiselle de Fontloir, cache peut-être au fond de son cœur un tendre amour pour un jeune vicomte qui, comme son aïeul, a « la taille élégante et les plus beaux yeux du monde ».

— Aussi ai-je l'honneur de vous demander la main de Laure de Montrose pour mon petit-fils, le vicomte de Sienna.

En finissant ces mots, le vieux comte se leva et s'inclina cérémonieusement devant la marquise qui, comme toujours, avec un adorable sourire, lui tendit la main.

— Merci, comte, Laure, je le sais, aime le vicomte de Sienna. Ce soir même, Jean embrassera sa fiancée, et, dans un mois, nous les marierons. Vous serez mon cavalier, et le soir, comme autrefois à Fontloir, tous deux nous danserons le menuet.

MAURICE.

APRÈS L'ANGOISSE

M^{lle} Suzanne, la fille de M. Cernay, le garde des bois de Rouvres, s'était ce matin-là oubliée à rêver en son petit lit de fer dans la claire chambrette aux murs blancs.

La maison, qu'elle occupait avec son père et Rosette la petite servante, était située au milieu de la forêt, à demi cachée par les haies et les chèvre-feuilles grimpants.

Depuis des heures le soleil entré par la fenêtre entrouverte jouait à cache-cache dans l'ébène des cheveux noirs de Suzanne, accoudée à l'oreiller, pensive devant une photographie qu'elle tenait en sa main... Les poules avaient beau glousser en bas, la chevrete inquiète de ne pas voir sa petite maîtresse avait beau appeler de son bélement aigu et saccadé, Suzanne ne bougeait pas...

Enfin dans sa boîte de bois et de verre la grosse horloge se fâcha, et neuf coups longs et vibrants réveillèrent Suzanne de son rêve.

Elle envoya le plus chaste et le plus idéal baiser à l'image de la photographie, poussa un soupir, murmura : « Petite folle! » et sauta du lit.

Très vite habillée, Suzanne cacha la photographie dans son corsage descendit en bas, à la cuisine, but d'un trait un bol de lait froid, et demanda :

— Bonjour, Rosette! J'ai paresse, n'est-ce pas! Papa est-il descendu?

— Non mademoiselle, monsieur n'a même pas sonné.

— Papa est en retard! Comment se fait-il? Sais-tu s'il est levé, Rosette?

— Je ne sais pas, mademoiselle, le facteur est monté il y a bien une bonne heure, monsieur n'était pas encore levé.

— Prépare le café, Rosette je vais voir Suzanne monta à la chambre de son père.

fit toc-toc à la porte de son doigt recourbé. N'entendit pas de réponse, ouvrit la porte et aperçut son père habillé, assis à sa table, la tête dans les mains devant une lettre ouverte.

Sur la pointe des pieds elle alla jusqu'à lui baiser son front, et murmura :

— Méchant papa qui est triste?

Lui sembla s'éveiller comme d'un affreux cauchemar.

— Ah! Suzanne, c'est toi, dit-il, c'est toi, ma Suzanne!

Et la prenant sur ses genoux, il lui inclina la tête sur sa poitrine, et de ses doigts tendres caressa ses cheveux, en lui mettant de petits baisers sur les tempes.

— Ma Suzanne à moi, répétait-il!

— Mais tu pleures, père!

Deux larmes en effet coulaient sur ses joues.

— Dis-moi pourquoi tu pleures, père; dis-moi tout de suite, insistait Suzanne... Je veux savoir... C'est cette lettre...

— Cette lettre, oui, peut-être... mais ce n'est rien, vois-tu... Je ne sais pas, disait le vieillard en essayant de sourire. Viens, sortons... Donne-moi ton bras, ma Suzanne; faisons notre promenade quotidienne... Dans les bois je te dirai... oh! doucement, Suzanne, prends garde, j'ai peur que ma goutte ne revienne... Mon pied me fait mal...

— Ah cette maudite lettre, s'irrita Suzanne.

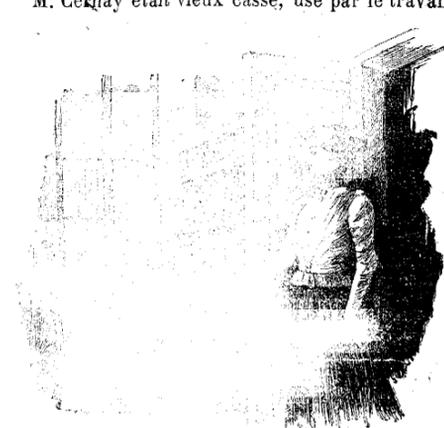
— Mais non, mais non, tu verras : Je t'expliquerai...

M. Cernay, le garde des bois du comte de Rouvres, descendit avec Suzanne. Il essaya de boire, quelques gorgées de café, puis :

— Allons, viens, ma Suzanne.

Et passant son bras sous celui de sa fille, appuyé sur elle, ils allèrent ainsi lentement, doucement, s'enfonçant dans les bois...

M. Cernay était vieux cassé, usé par le travail



et par la douleur, et paraissait surtout bien plus vieux que son âge de cinquante-cinq ans. Sa fille, Suzanne, était une belle jeune fille brune de dix-huit ans. La fraîcheur de son visage était éclairée par deux grands yeux bleus ombrés de longs cils. Sa bouche franche, pourpre, bien arquée, son large front, son nez un peu grec, et son menton bien ovale en faisaient une beauté renommée à vingt lieues à la ronde. Grande, souple, gracieuse, elle avait une démarche de reine très bonne, sans orgueil, et sans pose.

Après avoir fait une centaine de mètres, M. Cernay s'arrêta :

— Asseyons-nous, Suzanne, dit-il. J'ai beaucoup de choses à te dire aujourd'hui... Là, nous serons bien, la mousse est toute jeune, ce chêne est presque un ami qui nous connaît bien, nous avons bien souvent bavardé sous ses branches.

Une fois assis, Suzanne près de son père, M. Cernay prit un air grave :

— Tu as dix-huit ans, Suzanne, dit-il. Il est temps pour toi de connaître ma vie, celle de ta

mere. Il est temps que tu juges notre conduite. J'ai autrefois commis une faute... en est-ce une? dont tu vas subir maintenant les conséquences. J'ai eu tort... Je ne pensais pas que cela tournerait ainsi... Enfin la mauvaise chance m'a poursuivi, ce qui fait que tu n'es pas heureuse...

— Oh! papa, protesta Suzanne.
— Ecoute-moi, ma fille. Tu jugeras ensuite. Quand mes parents moururent à quelques années de distance, ils me laissèrent orphelin à vingt-deux ans. Comme eux je travaillais la terre. Je continuai. J'étais chez de bons maîtres qui m'estimaient, ils me considéraient un peu comme leur enfant; j'avais appris quelques petites choses à l'école, j'avais travaillé ensuite dans les livres tout seul; j'étais supérieur à mes camarades; bref mes maîtres surent m'estimer, et me fiancèrent à leur fille, ta mère.

Tu l'as peu connue; mais tu peux facilement te la représenter; tu lui ressembles étrangement au physique et au moral: c'était une forte jolie femme très bonne et très intelligente. Nous devions attendre quelques années pour nous marier; mais mes maîtres moururent subitement; et ma fiancée, ta mère, devenue orpheline avec toute une grande ferme sur les bras, il fallut précipiter les choses. Six mois après leur mort nous étions mariés. Moi je n'avais pas un sou, ta mère avait une vingtaine de mille francs si on vendait la ferme. Nous la vendîmes, et nous allâmes à Courville, près de Chartres faire le commerce de grains en gros avec cet argent-là. A Courville nous fîmes connaissance d'un meunier des environs, M. Dambry, homme intelligent et bon, qui nous donna d'excellents conseils, fut la cause de notre réussite, et devint notre plus intime ami.

Pendant dix ans notre commerce fut florissant; nous gagnions de l'argent, pas beaucoup peut-être, mais chaque année davantage. Nous n'étions pas gourmands, et cela nous suffisait. Tu venais de naître, nous étions très heureux dans notre modeste et joli intérieur. Dambry qui sur ses entrefaites était devenu veuf avec un enfant, un petit garçon de cinq ans venait nous voir souvent... Mais Dambry avait un défaut qui s'était accentué depuis la mort de sa femme: il est joueur.

Un soir il vint nous trouver: « Mes amis, nous dit-il. Je suis perdu, et vous seuls pouvez me sauver! J'ai joué, j'ai trop joué... Je n'ai plus rien... Si, j'ai des dettes... Il ne me reste donc plus qu'à me faire sauter la cervelle d'un coup de fusil. Ce serait déjà fait si j'étais seul, si mon fils n'était pas là... Mais il ne faut pas que mon nom, que son nom soit déshonoré. Je suis encore jeune, je puis me refaire... Prêtez-moi vingt-cinq mille francs. Je solderai mes plus pressants créanciers; aux autres je laisserai le moulin, et avec ce qui me restera je partirai en Amérique. Si vous pouvez faire cela pour moi, faites-le, je vous en supplie... Je ne sais pas quand je vous rendrai cet argent... Dans cinq ans, dans dix ans selon la fortune... Mais sûrement je vous le rendrai. »

Je regardai ta mère dont le regard fut un acquiescement. Je pris vingt-cinq mille francs dans la caisse; c'était toute notre fortune, et je la donnai à notre ami Dambry.

Il fit comme il avait dit, acquitta certaines dettes, vint me dire adieu le surlendemain, et partit pour l'Amérique avec son fils.

Ces vingt-cinq mille francs, c'était la dot future que nous économisions pour toi? Mais nous aussi nous étions jeunes; nous ne travaillerions que de plus belle, et nous regagnerions bien cela, du reste nous avions foi en Dambry et nous étions sûrs qu'il nous rendrait cet argent tôt ou tard.

Mais la mauvaise chance vint, nous fîmes de mauvais marchés. N'ayant plus d'avances nous ne pouvions rien tenter de grand. Notre commerce marchait mal, nous avions mille ennuis: tu étais notre seule joie, nous puisions en toi notre espoir, et les échéances arrivaient à se payer tout de même.

Ta mère tomba malade, resta au lit deux ans et mourut. Ce furent de fortes dépenses; et puis je n'avais plus la tête au commerce tellement j'étais malheureux.

L'échéance d'avril me fit une peur atroce; et, sans toi, comme Dambry sans son fils, le coup de fusil eût mis fin à mes tortures. Le plus gros créancier était le comte de Rouvres. J'allais le trouver; il fut très bon, renonça à sa créance, m'offrit même de l'argent que j'eus le tort d'accepter. Je voulus tenter un grand coup sur les avoines, j'échouai, j'étais perdu. Le comte de Rouvres me sauva, paya tout et m'installa dans ses bois comme garde. Quel brave homme! quel digne homme! Il a fait plus même; quand le désastre vint, tu étais en pension à Paris: le comte de Rouvres alors continua de la payer. Mais hélas voilà deux ans qu'il est mort. Il n'avait qu'un fils M. Louis de Rouvres qui voulut continuer avec moi, avec toi, les bontés de son père, mais j'ai refusé. C'est pour cela, Suzanne que tes études à Paris ont été subitement interrompues, et que tu vis avec moi ici depuis deux années. Tu connais M. Louis de Rouvres, Suzanne. Il est venu ici plusieurs fois à la chasse. Quelle impression t'a-t-il faite, Suzanne?

— Il m'a fait peur, père!
— Hélas, oui! à moi aussi, il m'a fait peur. Quelle différence avec son père. Il a en lui un air d'autorité, de despotisme qui m'effraie, d'égoïsme qui me déplaît. Il m'a toujours traité avec égards; mais je sentais qu'il était faux, qu'il simait... Ah! mon Dieu, que je suis malheureux!

— Oh père, père, pourquoi? s'effara Suzanne.
— J'ai reçu une lettre de lui. Sais-tu ce qu'il me demande? Suzanne.

— L'argent que son père t'a prêté, n'est-ce pas!... Pauvre père!

— Hélas.

— Tout l'argent, combien cela fait-il?

— J'ai compté ce matin avec les intérêts, vingt-trois mille francs.

— Et nous n'avons rien.

— Rien... rien que cette place qu'il nous retire aussi.

— Mais ce n'est pas possible... Il ne peut pas faire cela... Il exige l'argent, mais nous le lui rendrons, oui, je travaillerai à Paris, ou ailleurs nous lui rendrons cela peu à peu... j'irai le trouver... je lui dirai...

— Non, non, tu n'iras pas, interrompit le vieillard... Il exige l'argent de suite... ou bien...

— Ou bien?

— Ou bien toi...

— Moi!

— Oui, il daigne me demander ta main, — il t'a remarquée, t'aime, dit-il... Tu seras sa femme, il t'emmènera à Paris dans les salons, et me laissera ici, ou bien il nous chassera.

— Ah! mais je ne veux pas être sa femme, moi, je le hais. Ah le méchant homme... et je ne te verrais plus, père?

— Si un, ou deux jours par an, en cachette.

— Jamais!

— Pourtant ma fille, ma Suzanne, supplia un peu craintivement M. Cernay, il ne faut pas que tu sois malheureuse. En l'épousant tu seras ce que tu devrais être: riche, brillante, la reine des femmes.

— Mon père, ne me faites pas injure en me prêtant d'aussi basses idées. Dès le début de notre entretien, tu ne m'aurais pas ainsi montré la belle vie malheureuse que peut-être j'hésiterais, que peut-être je me sacrifierais pour toi pour t'éviter la misère... Maintenant que nous nous connaissons mieux, je ne pourrais plus... et tu verrais bien que mon bonheur serait un mensonge... Non, nous souffrirons ensemble; je serai toujours ta Suzanne, ta fille, et si nous n'avons qu'un morceau de pain à manger, nous le mangerons ensemble avec la joie de nous aimer, d'avoir l'âme belle et haute...

— Ah! c'est de ma faute, sanglota le vieillard si tu es malheureuse! C'est moi qui ai fait ton malheur, ma Suzanne...

— Allons, père... pas de désespoir. J'ai un cœur, des bras, un cerveau, et nous nous aimons. La vie est belle!... Dis-moi, père, et n'as-tu pas eu de nouvelles de M. Dambry!

— Si, il m'a toujours écrit tous les ans lui ou son fils Paul... Il est à Buenos-Ayres. Il tient là une importante maison de banque... Dans sa dernière lettre — il y a deux mois, — il me disait qu'il tentait un coup formidable sur les cotons. Tout son argent y était engagé s'il réussissait il devenait dix fois millionnaire.

— Mais alors... nous sommes sauvés, père, tu lui a écrit notre détresse.

— Oui! Je connais Dambry. Quand il le pourra, il nous remboursera. J'espérais le mois dernier. Il n'a pas dû réussir encore cette fois, car son fils serait ici maintenant. Son fils devait m'apporter la bonne nouvelle et nous emmener là-bas en Amérique. Je ne t'en avais pas parlé; je voulais te faire la surprise. Et puis Paul est amoureux de toi. Il ne te connaît pas naturellement. Mais j'avais écrit à Dambry que tu étais tout le portrait de ta mère. Il paraît qu'ils avaient emporté là-bas notre photographie, de sorte que Paul t'adore dans le portrait de ta mère. Tout cela c'était de la bonne joie que je voulais te donner, mais hélas... ils doivent être aussi malheureux que nous.

Tout à coup Suzanne eut un éclair dans les yeux; elle embrassa son père, et très calme demanda:

— Je t'en prie, papa chéri, laisse-moi t'interroger et ne me gronde pas surtout. Comment est-il Paul, M. Paul? grand, n'est-ce pas?... et



brun? et pâle? avec des yeux noirs? et... papa papa, ce doit être lui. Tiens regarde, regarde...

Et montrant à son père la photographie qu'elle tira de son corsage:

— Je t'en prie papa, ne gronde pas... n'est-ce pas que c'est lui?...

M. Cernay s'étonna du regard, puis:

— Je crois, il me semble... je ne sais pas... il n'avait que cinq ans quand il a quitté la France... mais ce jeune homme paraît avoir certains traits de ceux de Dambry. Comment se fait-il? Suzanne...

— Papa, papa, c'est lui j'en suis sûre... Ah! le voici, cria Suzanne en apercevant près d'elle un beau jeune homme brun. Ne me gronde pas, père! Ah Paul, monsieur Paul! vous avez eu tort, moi aussi, je me sauve, je vais mourir de honte!...

Paul Dambry, car c'était bien lui en effet retint par la main Suzanne qui se levait:

— Est-ce qu'on meurt de joie, mademoiselle Suzanne?

Puis s'inclinant vers M. Cernay, il s'agenouilla, embrassa le vieillard sur les deux joues:

— Pardonnez-moi, monsieur Cernay, dit-il. C'est moi le coupable. J'aurais dû vous voir d'abord, oui, vous dire que j'étais là, caché dans les bois, que j'étais revenu riche avec beaucoup d'argent, et que je vous emmenais là-bas près de mon père, et que nous allions être heureux,

enfants qu'abrite l'Assistance publique, avait ressenti une immense joie, une de celles qu'on éprouve quand on fait du bien, cette joie qui inonde l'âme, première, suave et très intime récompense d'une bonne action, donnée par la conscience!

Tant que Josette n'appelait pas sa mère, M. Montagnet était heureux, sans que le moindre nuage vienne obscurcir son bonheur, mais dès qu'il entendait ce nom: « Maman, » dit avec cette voix implorante, cette voix triste d'orpheline, il tressaillait et un douloureux frisson lui parcourait le corps du cœur à l'âme et son regard triste enveloppait avec compassion l'enfant dont il se constituait le gardien.

Le frère et la sœur prirent une voiture en sortant de l'Exposition et se firent conduire chez rue Lafontaine.

Pendant quelques minutes, ils observèrent le plus profond silence.

Ils étaient tous deux aimés dans leurs réflexions, douloureuses, car tous deux avaient la même pensée et n'osaient l'avouer.

Au bout de quelques instants cependant, M^{lle} Montagnet prit, la première, la parole:

— Charles, — appela-t-elle d'une voix faible. A cette exclamation, l'ancien magistrat tourna la tête.

— Que veux-tu? — demanda-t-il.

— A quoi penses-tu?

— A elle... Et toi?

— Moi aussi, pauvre chère mignonne... Ah! Charles, tu as été bon, en prenant cette pauvre enfant... Mais crois-tu que sa mère l'ait abandonnée?

— Non... Je ne le crois pas.

— Alors?

— Alors, je ne sais pas... Pourvu qu'elle ne soit pas morte.

— Charles, ne dis pas cela.

— Hélas! est-ce qu'on sait?...

heureux... Mais j'avais peur... J'aimais M^{lle} Suzanne depuis des années d'après le portrait de sa mère. Je voulais voir d'abord si la photographie n'était pas mensongère; oh! elle l'était beaucoup. M^{lle} Suzanne est plus belle, plus adorable que... Je vous demande pardon, monsieur Cernay... Et puis je voulais savoir aussi si on m'aimerait... Voudrait-on de moi comme mari? Le bonheur serait-il complet? alors j'ai erré dans les bois sans me faire connaître... j'ai parlé à M^{lle} Suzanne, toujours inconnite... nous avons causé... J'ai dit simplement qu'on était la plus aimée, et la plus jolie; et on a répondu...

— Non non, Paul, taisez-vous... dit Suzanne en fermant de sa main la bouche de Paul Dambry.

— Vous nous pardonnez, père, termina Paul, en embrassant de nouveau M. Cernay. Je me promenais tout à l'heure, j'ai entendu vos voix, je me suis approché, et me voici.

Ce faisait un tableau charmant. Tous les deux à genoux de chaque côté du vieillard, Suzanne et Paul, un bras passé autour de son cou, l'implorant, le caressaient...

Lui, tout ébaubi de cette scène inattendue n'avait pas encore ouvert la bouche, et ses bons yeux étonnés et ravis, ne savaient pas bien s'ils voyaient un rêve, ou une réalité...

— C'est bien toi, Paul! C'est bien vraiment toi, finit-il par dire, moitié riant, moitié pleurant! C'est donc bien certain: nous allons être heureux... Ah! mes deux enfants fous! Mes deux beaux enfants! Vous vous aimez, vous vous êtes déjà dit: c'est la bonne vie! Approchez vos deux têtes bien près, bien près de ma bouche, et que je baise vos fronts unis... Ah! je me sens ravi maintenant par le beau soleil de votre jeunesse, après l'angoisse de l'orage...

Et ce vieux Dambry? Je ne pensais même pas à te demander des nouvelles de ton père, Paul!

— Mon père nous attend avec impatience à Buenos-Ayres.

— Quand partons-nous, papa? demanda joyeuse Suzanne.

— Mais ce soir, mademoiselle, si vous le voulez bien...

— Oui, oui, ce soir, dit M. Cernay. Ne soyons pas égoïstes... Nous sommes heureux, mais il y a là-bas un pauvre exilé, qui n'a pas encore notre bonheur; ne l'en privons que juste le temps nécessaire à notre voyage.

— C'est M. de Rouvres qui fera un nez, rit malicieusement Suzanne, quand il ne trouvera plus la colombe au nid.

— Ah! oui, il y a M. de Rouvres, s'assombrit M. Cernay. Ne sois pas méchante, Suzanne!

— Ne vous inquiétez pas de M. de Rouvres, interrompit Paul Dambry. J'arrive de Paris ce matin, je l'ai vu hier soir... il venait de vous envoyer sa lettre. Je lui ai réglé son compte comme à un méchant homme qu'il est... J'ai senti qu'il voulait me tuer! Ah! il est bien puni...

— Plaignons-le, dit M. Cernay, son père fut si bon! Allons, mes enfants, aidez-moi à me relever... Là... Bon... Merci... Suzanne, ma jambe ne me fait plus de mal, je crois bien que je n'aurai pas ma goutte encore cette fois-ci.

Et au bras de Suzanne et de Paul, M. Cernay tout guilleret rentra pour la dernière fois à sa maison de garde.

Comme ils étaient heureux, ces braves gens!

GEORGES PUCK.

QUELQUES COMBLES

De la dextérité.
« C'est de faire un nœud au fil de l'épée. »

De la propreté.
« Essuyer un affront. »

De la gourmandise.
« Choisir le métier de croque-mort. »

— Non, cette malheureuse femme n'aurait pas abandonné sa fille.

— Peut-être!

— Ah! qu'il en soit ainsi ou non, je suis bien heureuse de l'avoir rencontrée, de m'être rappelé son nom...

— Moi aussi... pauvre enfant.

— Ah! si Dieu voulait permettre que nous puissions réparer l'horrible injustice dont le père de cette chère mignonne a été victime.

— Dieu le permettra... sans doute.

— Puisse-tu dire vrai!

Et, en faisant ce vœu, les yeux de M^{lle} Montagnet étaient comme illuminés par un radieux espoir.

Bien au contraire, le front du juge s'était brunissant subitement.

Et ce souvenir, ce terrible souvenir, une première fois évoqué par le nom de Chabert, ravivé par les paroles de sa sœur devenait plus poignant encore pour cet homme, à qui, venait de rappeler le plus atroce malheur de sa vie, une erreur judiciaire qui pesait toujours cruellement sur sa conscience de magistrat intègre et loyal.

III

Voie de fait envers un supérieur

L'histoire de l'infortuné Chabert, le père de la pauvre petite abandonnée que M. et M^{lle} Montagnet avaient prise sous leur protection était bien cruelle et navrante.

Joseph Chabert, était soldat de deuxième classe au 69^e de ligne, à la caserne de Courbevoie, lorsqu'il fit connaissance de Maria Berlier, une ravissante jeune fille de dix-sept ans dont le père était jardinier à Passy.

Lui, Méridional, tempérament exalté mais très honnête garçon, s'était engagé pour cinq ans et comme il en avait le droit, il avait choisi,

FEUILLETON

L'Enfant du Trocadéro

PAR
M. JUNGER

Elle s'était penchée vers la mignonne dont elle caressait, avec un geste tendre et admiratif, ses mignonnes bouclettes blondes.

— N'est-ce pas, — fit-elle en accompagnant sa demande d'un gros baiser, — que tu veux bien venir avec nous?

— Oui...

— Et quand sa mère se présentera on l'adressera chez nous, n'est-ce pas, monsieur? — dit-elle en s'adressant au secrétaire du commissaire.

— C'est entendu, madame.

Alors le secrétaire de police s'adressa au protecteur de la petite Josette et lui demanda:

— Veuillez me donner, monsieur, votre nom et votre adresse.

— M. Montagnet Charles, ancien magistrat, à Paris, 61, rue Lafontaine, — répondit-il en présentant sa carte.

En entendant ce nom, le secrétaire du commissaire releva la tête.

Il connaissait l'ancien magistrat, de nom seulement, mais il le connaissait pour en avoir entendu parler lors de quelques procès retentissants.

— Cela me suffit, monsieur.

— Je puis emmener cette enfant?

— Oui, monsieur aussitôt que vous aurez signé le procès-verbal que je vais rédiger.

Dès que cette formalité fut accomplie, M. et M^{lle} Montagnet reprirent chacun les mains de l'enfant perdue et sortirent du poste de police.

La sœur de l'ancien magistrat exultait.

Une joie intense, mais qu'elle conservait secrète, brillait dans ses yeux dont les regards chargés de tendresse enveloppaient la petite Josette.

La mignonne, un instant interdite, n'osant pleurer, s'était remise à sangloter.

De ses grands yeux étonnés jaillissaient d'abondantes larmes.

Alors l'excellente femme la prit dans ses bras, la dorlotant, la berçant, essayant de la consoler.

— Ne pleure pas, ma mignonne.

— Maman... maman...

— Oui, je te comprends, ma chérie, tu demandes ta maman... Ne pleure plus, nous allons aller la trouver.

— Je vais... la voir.

— Oui... tu vas la voir... mais il faut sécher tes larmes... Tiens, regarde là-bas, ce beau monument.

— Quoi? c'est? — fit l'enfant d'une voix qu'étouffaient encore les sanglots.

— Le Trocadéro... As-tu faim?

— Non...

— As-tu soif?

— Non...

— Alors, tu ne veux rien?

— Si... Maman.

— Pauvre chérie!

La petite Josette ne savait pas, mais, chaque fois qu'elle appelait maman, elle fendait le cœur de M. Montagnet.

Cet homme, ce magistrat intègre, en sauvant cette petite de la promiscuité souvent fatale des

NOUVELLE BONNE

I

M^{me} PETITPOIS, à la nouvelle bonne. — J'es-père, mademoiselle, que vous ne vous déplairez pas trop parmi nous. Le service n'est pas pénible : il n'y a que M. Petitpois, moi et l'enfant, et quel qu'un du dehors vient faire les gros ouvrages deux fois par semaine. Ce que je vous recommande par-dessus tout, c'est une extrême douceur envers l'enfant. Totor est un bon petit garçon, pas désobéissant, pas grognon, mais sensible et nerveux à l'excès. La moindre contrariété le jette dans des crises! C'est même à cause de cela que nous avons dû nous séparer de la bonne qui vous a précédée. Ce n'était pas une méchante personne, loin de là, mais elle était si peu complaisante avec Totor.

LA NOUVELLE BONNE. — Madame peut être sûre que je ferai tous mes efforts pour la contenter.

M^{me} PETITPOIS. — Avec de la bonne volonté on arrive toujours à quelque chose. Tenez! voici justement mon fils. Vous allez faire connaissance.

(Entre le jeune Totor, âgé de huit printemps.)

Totor, c'est mademoiselle qui remplace Sidonie.

Totor, les mains dans ses poches. — J'm'en bats l'œil.

M^{me} PETITPOIS. — Est-il possible de se servir d'expressions pareilles! Je ne sais vraiment pas où il va les chercher. Il faudra absolument, mademoiselle, surveiller de très près ses façons de parler.

LA NOUVELLE BONNE. — Madame peut compter sur moi.

M^{me} PETITPOIS. — J'y compte, en effet, beaucoup. (A Totor.) Eh bien! Totor, tu ne dis pas seulement bonjour à ta nouvelle bonne.

Totor, d'un ton rogue. — Bonjour, mamzelle.

LA NOUVELLE BONNE, aimable. — J'es-père, Monsieur Totor, que nous serons bons amis tous les deux.

Totor, hautain. — Ça dépend.

LA NOUVELLE BONNE, souriant. — De vous ou de moi?

Totor. — D'vous, pour sûr! Si vous êtes complaisante, ça ira bien, mais si vous ne l'êtes pas, je l'irai à m'man, moi, na! et m'man vous flanquera à la porte comme Sidonie, ah! mais!

M^{me} PETITPOIS, dans le ravissement. — Quel caractère franc et ouvert! Vous voyez vous-même, mademoiselle! Il ne peut pas s'empêcher de dire en face aux gens ce qu'il pense. (Elle l'embrasse.) Va! mon chéri, faire une petite promenade avec ta nouvelle bonne. (Totor sort avec la bonne.)

II

Une heure après, Totor et la nouvelle bonne rentrent de la promenade.

Totor, se précipitant vers M^{me} Petitpois, les yeux rouges, les joues larbouillées de larmes. — Flanque-là à la porte, m'man, c'te nouvelle bonne-là, flanque-là à la porte tout d'suite! J'en veux pas, que j'te dis, j'en veux pas du tout! Sidonie, elle était pas complaisante, mais, celle-là, oh! la la la la la!!!

M^{me} PETITPOIS, émue. — Qu'y a-t-il, mon Dieu! (A la nouvelle bonne d'un ton sévère.) M'expliquerez-vous, mademoiselle...

LA NOUVELLE BONNE. — Ma foi, madame, je serais bien en peine de vous expliquer quelque chose, vu que je n'y comprends rien moi-même.

M^{me} PETITPOIS, d'un ton de plus en plus sévère. — Que signifie ce langage, mademoiselle? Vous n'avez donc pas

vu ce qui est arrivé? Vous n'étiez donc pas là? Vous avez donc manqué de surveillance?

LA NOUVELLE BONNE. — Je vous demande pardon, madame, je n'ai pas perdu M. Totor, même des yeux; l'espace d'une seconde, et il n'est rien arrivé du tout, si ce n'est qu'il m'a demandé...

M^{me} PETITPOIS, ironique. — Allons! voilà encore le même refrain que du temps de Sidonie. Le pauvre enfant vous aura probablement demandé la lune. Qui sait? peut-être bien le soleil et les étoiles par-dessus le marché.

Totor. — J'y ai rien demandé d'tout ça. J'y ai seulement demandé bien gentiment à jouer avec sa p'tite...

M^{me} PETITPOIS, étonnée. — Comment, vous êtes mariée? Vous avez de la famille?

LA NOUVELLE BONNE, se récriant. — Moi! madame, jamais de la vie!

Totor. — C'qu'elle est menteuse, oh! c'qu'elle est menteuse! J'te dis qu'elle a une gosseline, moi, na!

M^{me} PETITPOIS. — Une gosseline! Totor, je vous défends d'employer ces mots-là.

Totor. — Une même alors.

M^{me} PETITPOIS. — De mieux en mieux! Mais enfin, Totor, qui est-ce qui t'a dit que ta nouvelle bonne avait une petite fille?

Totor. — Ben! c'est toi, c'est p'pa. Vous êtes tout l'temps à répéter comme ça: « Prudence est mère de Sûreté. » Puisqu'elle s'appelle Prudence, ma nouvelle bonne, Sûreté c'est sa p'tite, pas vrai. Pourquoi qu'elle veut pas m'laisser jouer avec? Tu vois bien qu'elle est encore pire que Sidonie.

E. JATHOT.

EN VEDETTE!

Le factionnaire est debout, appuyé sur son fusil, l'oreille au vent, l'œil au guet, scrutant les profondeurs du bois qui se dresse devant lui, sombre et terrible, avec ses ténèbres mystérieuses et ses mille bruits inquiétants.

Une pierre roulant au fond d'un fossé, une feuille qui tombe en tournoyant, une branchette cassée, tout attire son attention, et, le cou tendu, il essaye de s'expliquer d'où partent tous ces sons.

La lune se lève et monte lentement dans le ciel. Sa lumière blafarde, spectrale, glissant à travers les éclaircies du feuillage, donne au paysage une apparence fantastique, laissant des coins d'un noir épais et menaçant, à côté de larges baies de lumière crue.

Peu à peu, la sentinelle se lasse et s'abandonne à une vague rêverie.

Les buissons crochus, les arbres hérissés qui paraissent autant d'ennemis embusqués; les troncs noueux où l'on croit voir s'agiter une ombre; le vent qui gémit dans les branches et qui ressemble à des murmures d'assaillants qui se consultent, ne l'émeuvent plus.

D'ailleurs, il est averti, ce n'est plus un bleu; il est de la classe; ses cinq ans vont bientôt finir. Il sera libéré à sa rentrée à Saïgon.

Alors, il prendra place sur le navire du retour, et il voit déjà, en imagination, les côtes de France surgir à l'horizon! Puis, derrière, un peu plus loin — dans la brume du rêve et du souvenir — le clocher du village dont la pointe se dresse dans les airs; la petite maison paternelle à la blanche

façade encadrée d'une treille où pendent des grappes de raisin muscat...

Son père et sa mère s'avancent à sa rencontre, un sourire aux lèvres, lui tendent les bras, et, au milieu des larmes de joie que son retour leur arrache, les mains se serrent, les baisers résonnent sur ses joues bronzées par le soleil d'Asie.

La plaine s'étend vaste et jaune de For des moissons; les épis se courbent au vent avec les taches bleues, rouges et blanches des coquelicots, des marguerites et des bluets.

Et la petite église de pierres brunes dont les marches de grès luisent aux cassures comme des pierres précieuses; vibre soudain, ébranlée de chants d'allégresse. Il y a foule autour du grand portail où saint Martin chevauche son grand cheval depuis plus d'un siècle.

Un couple apparaît sur le seuil, radieux de bonheur. Le petit soldat assiste à son propre mariage perdu dans la foule des spectateurs.

Il a tout oublié: son poste, le danger, le nil, les Pavillons noirs. Tout a disparu autour de lui: un songe remplace la réalité.

Les cloches tintent joyeuses à son oreille; les noceux en habit de fête — la cocarde à la boutonnière — esquissent un pas de chahut; des gaz tirent des pétards, effarouchent les moineaux perchés dans les tilleuls touffus, tandis que le violoneux serine sa ritournelle, scandant la mesure avec son pied, et secouant, frénétique, les rubans multicolores de son chapeau.

Instinctivement, la main enfoncée dans sa tunique, le factionnaire cherche le portrait de sa fiancée qu'il porte sur son cœur; et le rêve continue de plus en plus beau, se déroulant comme un conte des Mille et une Nuits, éblouissant de lumière et d'amour!

Le petit soldat, adossé à un arbre, les yeux levés, en extase, ne voit pas deux ombres qui passent à travers les bois: puis, elles s'arrêtent en même temps, immobiles, le regard anxieusement fixé sur lui, disparaissent un instant dans les fourrés, rampent quelques mètres comme des serpents, puis, se redressant plus loin, se rapprochent peu à peu de la sentinelle qui ne se doute de rien.

Déjà retentissent les premiers accords du bal, les couples se forment rapidement et les danses commencent. Lui, ouvre le bal, sa femme au bras, tournant dans les gracieux méandres d'une valse, la serrant contre lui avec délicatesse!

Son père sourit doucement en face de lui, et parle à sa mère qui l'admire en silence; lui est tout entier à sa joie, ne voit que sa bien-aimée, ne sent qu'elle — heureux de la tenir dans ses bras — et, tout en dansant, il l'embrasse, la couvre de baisers sur le cou, sur les cheveux avec tendresse...

Tout à coup les bougies s'éteignent, deux ombres surgissent devant lui, larges, gigantesques. Tout disparaît.

Et le petit soldat tombe, sans un cri, la poitrine trouée, pleine de sang, qui poisse l'herbe autour de lui.

Les deux ombres disparaissent sous bois...

Quand, à la ronde suivante, on retrouva son cadavre, il tenait sur sa bouche glacée le portrait de sa fiancée, et ses lèvres s'étaient collées sur son visage.

La gorge était à demi tranchée d'un coup de sabre.

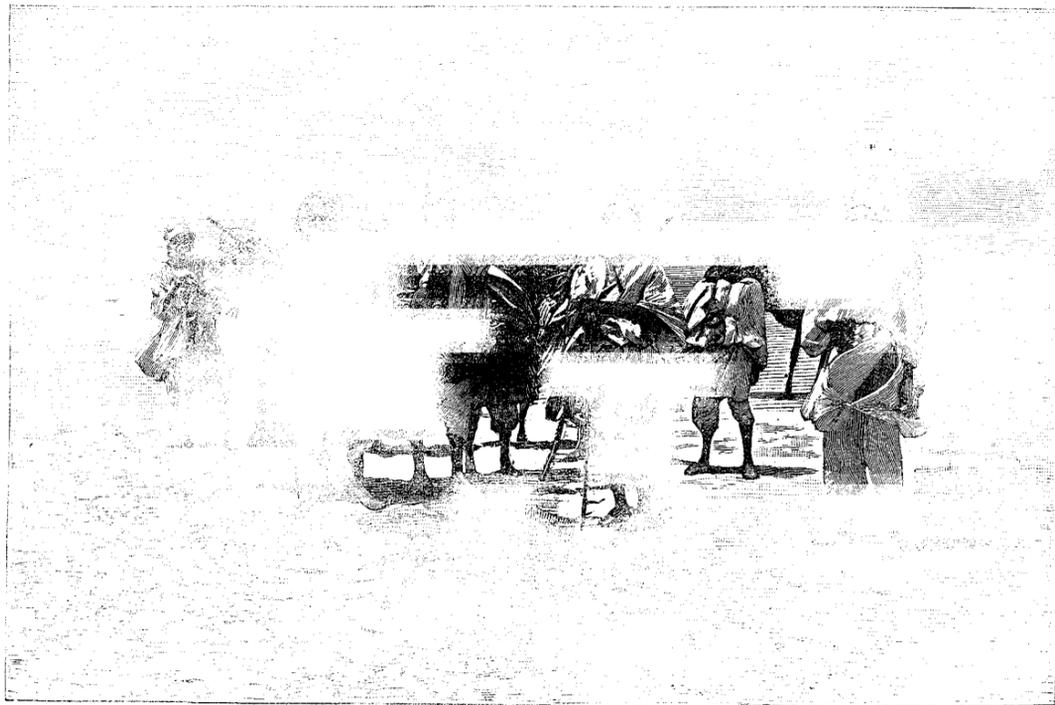
Mais les yeux avaient conservé leur air d'extatique admiration.

Il avait été foudroyé dans son rêve de bonheur. Il était mort heureux!

Le bonheur, n'est-ce pas un rêve?...

PAUL LAROQUES.

A LA FRONTIÈRE MAROCAINE



Indigènes du Touat.

La frontière de l'Algérie et du Maroc est fort mal délimitée au Sud. Sur les confins des deux pays vivent de nombreuses tribus nomades dont les rapins, s'exercent indifféremment sur les protégés de l'un ou l'autre pays. La prise de possession effective par

les troupes françaises des Oasis du Touat mettra fin rapidement à cette situation devenue intolérable. Le Maroc revendique sur ces contrées un droit de suzeraineté, mais il est douteux qu'on tienne compte de ces prétentions injustifiables.

pour y faire son congé, un régiment dépendant du gouvernement militaire de Paris, afin de pouvoir, tout à son aise, visiter la capitale.

Il n'avait jamais quitté sa province et dame, il brulait d'éprouver le frisson parisien.

Chabert était venu à Paris. Excellent soldat, il avait su tout de suite mériter l'estime de ses chefs, et au moment où il fit la connaissance de Maria Berlier, il avait déjà trois ans de fait sans avoir mérité un seul jour de punition. C'était l'exemple de sa compagnie.

S'il n'était pas caporal, c'est qu'il n'avait pas l'instruction suffisante. Il disait toujours en plaisantant :

— Que voulez-vous, le père Chabert n'était pas riche, il fallait se mettre au travail à douze ans et je ne suis jamais allé qu'à l'école du soir, c'est peut-être pour cela que je ne sais pas lire le jour.

Il se plaisait beaucoup au régiment, cette grande famille des patriotes; aussi aurait-il sans nul doute rengagé, si l'amour n'avait pas tout à coup changé ses idées, car Chabert avait une âme de soldat et il était heureux dans cette grande caserne qui, depuis que tous les siens étaient morts, était son véritable foyer.

Il aurait suivi sa carrière, content de son sort, sans autre espoir que celui d'être toujours le simple bibi de deuxième classe, toujours souple et docile, aimant son drapeau, ses chefs et ses frères, n'ayant au cœur que l'ambition de se faire trouver la peau s'il le fallait pour la défense de son pays.

Peut-être aussi aurait-il la chance de décrocher cette belle médaille des humbles braves au ruban jaune et vert.

Mais l'amour ne le voulut pas ainsi, Chabert rencontra Maria.

Maria Berlier, elle, était Rouennaise et jolie à ravir, d'une beauté simple et délicate, point tapageuse.

Son père, veuf depuis de longues années, ancien soldat, était jardinier dans un hôtel de Neuilly, appartenant à un peintre célèbre.

Maria était lingère, elle travaillait comme une fée. Formée au travail dans un ouvrage, par les religieuses d'un couvent où elle était restée jusqu'à l'âge de quinze ans, elle possédait complètement son métier.

Aujourd'hui, en âge de gagner bien sa vie, elle aidait son père, remplaçant dans les soins du ménage sa mère morte et dont elle conservait toujours le pieux souvenir.

Maria était l'âme du logis. Toujours riante, toujours chantante, vive et empressée, elle faisait éprouver à son vieux père les plus douces joies que puisse ambitionner la paternité.

Le dimanche, elle sortait quelquefois, allait, en compagnie d'une voisine de son âge, faire un petit tour après déjeuner. On les avait surnommées dans le quartier les deux inséparables.

Ce fut à la foire de Neuilly que Chabert rencontra Maria.

Ce dimanche-là, Chabert était sorti en compagnie d'autres soldats de la chambrée et dame on la menait joyeuse.

Depuis longtemps on attendait cette fête et on avait fait son à son des économies, ce qui permettait de faire des folies qui se traduisaient par quelques tours sur les chevaux de bois, une entrée dans un théâtre forain et un bock accompagné d'un cigare, les deux pris dans un grand café du quartier.

Lorsque Chabert vit Maria Berlier pour la première fois, il se trouvait arrêté devant le tableau suggestif de la célèbre Prudence, la plus populaire des somnambules foraines de France et de Navarre.

— Entrez, mesdames et messieurs, entrez consulter la célèbre Prudence qui, sans charlatanisme et grâce à sa double-vue vous prédira l'avenir, vous rappellera le passé et vous con-

seillera pour le présent. Entrez, entrez, jeunes filles et jeunes gens, M^{lle} Prudence vous l'enseignera et bien d'autres choses encore...

Le boniment était ronflant, dit d'une voix égrillarde et fêlée par une pauvre gamine d'une dizaine d'années, la fille sans doute de la tireuse de cartes qui digne et sanglée dans son corset attendait patiemment que la clientèle voulût bien lui faire l'honneur de pénétrer dans sa roulotte.

Mais la clientèle était rebelle. La bande des pouce-cailloux regardait bouche bée la petite gamine.

— Dis donc, Chabert, — fit un soldat de première classe, — si qu'on se payait la bonne aventure.

— Bah! laisse donc cela, c'est bon pour les dames; je préfère un bock...

Tout en disant cela, il s'était tourné vers Maria, qu'il avait remarquée depuis quelque temps et qui avait sur lui une impression profonde.

Mais, il voulut être, presque malgré son cœur, quand même, un pioupou dans la note et redevenant pour un instant le gai Méridional qu'il était, un peu loustic, il eut une plaisanterie équivoque à l'adresse des deux jeunes filles.

L'une d'elles, la plus jolie, plus distinguée, et en voyant cela, Chabert eut tout de suite du regret de ses paroles.

Sa gaieté tomba tout à coup; ce qu'il ressentait, se lisait sur les traits de sa figure un peu bouleversée, et comprenant qu'il venait d'avoir affaire à une jeune fille honnête, il eut donné tout au monde pour rattraper au vol ses imprudences et bien inutiles paroles; mais il était trop tard.

Maria comprit ce qui venait de se passer dans le cœur du jeune soldat et elle le paronna. Ses yeux rencontrèrent ceux de Chabert; leurs regards eurent, il faut le croire, une communicative éloquence, et tout de suite, du contact de la flamme de leurs prunelles, jaillit l'a-

mour, l'amour vrai, ce que railent les sceptiques, ce qu'on appelle le coup de foudre.

A partir de cette minute, les deux jeunes gens s'aimèrent; leurs cœurs avaient dès cet instant échangé l'aveu que les lèvres devaient balbutier plus tard. Il est de ces hasards; il n'en faut souvent pas plus pour le cœur.

Alors, le premier moment d'émotion passé, Chabert songea à faire des excuses; mais lorsqu'il leva les yeux, qu'il avait baissés une minute auparavant, honteux et confus, la jeune fille s'était éloignée; elle avait disparu dans la foule.

Où était-elle?... Il voulait à toute force la retrouver.

Aisément, il se sépara de ses camarades, les semant, comme on dit en argot parisien, au coin d'une baraque, et, tout aussitôt, il se mit à la recherche de la jolie inconnue.

Longtemps, il fouilla la foule du regard parcourant la vaste foire en tous sens.

Tout à coup, il sentit une angoisse douce lui oppresser le cœur, son regard ému se troubla, sa gorge se serra; il venait de l'apercevoir.

Alors, en tremblant, il se dirigea vers Maria Berlier.

Elle l'aperçut et devina sa démarche. Tout en allant à sa rencontre, Chabert essayait de composer une phrase, mais les mots ne venaient pas, ou bien il se sentait incapable de les prononcer.

En soulevant son képi, il murmura : — Mademoiselle... je... je vous demande pardon... pour tout à l'heure... j'ai été mal poli... je vous ai dit des choses qui... que... que je ne pensais pas... il ne faut pas m'en vouloir... Je vous le jure, je ne les ai pas pensées... Au régime on prend l'habitude de mal parler... on ne dit pas toujours ce que l'on pense ou quelquefois... eh bien! on le dit mal... voilà ce que je voulais vous dire mademoiselle.

(A suivre.)

LE TRANSVAAL (1)

La guerre anglo-boer a donné lieu aux commentaires les plus divers, aux appréciations les plus controuvées sur le Transvaal. Aussi bien dans le domaine économique que dans le domaine politique, on s'est beaucoup trompé et on a trompé l'opinion publique.

Après des efforts héroïques, le peuple boer est à la veille de succomber sous le nombre. C'est le moment de faire justice de tous les racontars et de traduire l'Angleterre à la barre de l'Histoire pour lui demander compte du rapt que les puissances européennes vont laisser commettre, mais que réprovera l'opinion publique.

C'est cette tâche que s'est imposée un de nos historiens dans un ouvrage que la librairie Delagrave vient de mettre en vente.

M. Jules Poirier a recherché les sources officielles, les publications anglaises, allemandes et hollandaises, les éléments d'une histoire du Transvaal.

(1) Le TRANSVAAL (1652-1899), avec une carte colorée du Transvaal au co rant des derniers événements (38-27) préface de M. Arthur Chuquet, professeur au Collège de France, volume in-12. XXIV-330 pages. Prix 3 fr. 50.

C'est le fruit de ses longues et laborieuses recherches, appuyées sur l'autorité incontestable des documents officiels que l'auteur donne en « pièces justificatives » qui forme ce volume : LE TRANSVAAL, de 1652 à 1899.

Cette importante étude, la seule qui existe en français sur un plan aussi vaste, a pour préfacier l'éminent professeur au Collège de France M. Arthur Chuquet, l'historien des guerres de la Révolution.

Si nous laissons à nos lecteurs le soin de juger comme il le conviendra l'œuvre même de M. Poirier dont le parrainage de M. Chuquet leur garantit la valeur — nous ne pouvons résister au désir de mettre sous leurs yeux les conclusions du préfacier.

« Sir Alfred Milner, écrit M. Chuquet, a dit que les Anglais se battaient non pour de l'or, mais pour la dignité de l'humanité; il fallait dire le contraire; les Anglais se battent pour de l'or et les Boers pour la dignité de l'humanité.»

« Quel sera le dénouement de cette guerre qui fixe tous les regards? Sans doute les généraux envoyés de Londres ont justifié le mot que l'Afrique australe est le « tombeau de la réputation » du diplomate et du soldat, et il a fallu dépêcher Roberts et Kitchener pour rétablir la fortune. Sans doute l'armée anglaise rencontre de grands obstacles; il lui est très difficile de

se ravitailler; elle doit s'éparpiller dans une vaste contrée et se livrer à la guerre de guérillas devant un adversaire qui joint à la promptitude des mouvements le courage, la ténacité, la résolution de lutter désespérément jusqu'au bout, puisqu'il n'a d'autre alternative que la victoire ou la servitude. Mais l'Angleterre semble décidée à user de tous les moyens: son premier ministre a dit qu'elle avait mis les mains à la charrue pour ne plus les retirer, et déjà ses journaux annoncent brutalement qu'elle affermera son autorité sur les deux Républiques d'Orange et de Transvaal par les armes, non par un plébiscite, et qu'elle leur imposera, un régime d'exception aussi longtemps qu'il sera nécessaire.

Il est vraisemblable qu'à force de sacrifices, à force d'hommes et d'argent, elle finira par avoir raison de la résistance des Boers.

« Elle payera leur indépendance, comme a dit Krüger, à un prix qui étonnera l'univers; mais elle la payera.»

Le gouvernement de Prétoria ne reconnaissait-il pas en 1877 qu'il n'était pas en état de se défendre contre la Grande-Bretagne?

Hélas! le droit succombe plus souvent qu'il ne triomphe.»

C'est ce que nos lecteurs apprendront dans l'œuvre de M. Poirier.

ANECDOTES

On connaît la légende du médecin qui, rencontrant un client dans la rue et le saluant de cette formule banale: « Bonjour! ça va bien? » inscrivait sur son carnet: « Vu un tel, une consultation, 3 fr. »

En regard de cette légende, on peut mettre le procédé de ces malades parcimonieux qui cherchent à se rencontrer au café avec un médecin de leur connaissance pour se ménager, sans en avoir l'air, une petite consultation.

Un de ces... braconniers de la consultation, racontait au docteur T... qu'il éprouvait depuis quelques jours certains malaises, des oppressions par-ci, des douleurs par-là...

— Que faut-il faire pour cela? finit-il par demander insidieusement.

— Une chose simple, répondit le docteur, — Ah!... et c'est?

— C'est d'aller consulter un médecin.

Le jour Jeffries, de sinistre mémoire, indiquait un jeu avec sa canne un drôle à la figure patibulaire qui se trouvait sur le banc des accusés.

« Il y a une fameuse canaille à l'extrémité de ma canne, » dit-il. L'accusé lui demanda sans sourcilier: « A quel bout, mylord? »

La Semaine Amusante, par Henriot



— Vous n'y allez donc pas, vous, à l'Exposition...
— J'ai acheté un bon... si je gagne 100.000 francs, par politesse faudra que je m'offre le voyage!



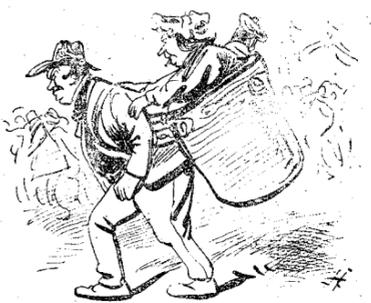
On pourrait supprimer les courses de taureaux, mais les remplaçant par des combats entre tauremachistes et anti-tauremachistes.



Patins à roulettes et à vapeur pour les gens pressés qui veulent voir l'Exposition en un jour.



— J'ai été fait chevalier de la Légion d'honneur pour l'Exposition de 1878, officier en 1889... croyez-vous qu'ils font des difficultés pour me nommer commandeur, cette année-ci!



Mari dévoué ramenant sa femme et son fils de l'Exposition, un dimanche soir, après une journée écoraçante.

LE PNEU MICHELIN BOIT L'OBSTACLE

DRAGÉES d'ERGOTINE BONJEAN
Médaille d'Or de la Société de Pharmacie de Paris.
EMPLOYÉES avec le plus grand succès CONTRE:
HEMORRAGIES DE TOUTE NATURE

YEUX ET PAUPIÈRES
GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de VICHY-FRANÇOIS

JOLI comm. p^r dame, bien situé. Bén. net 4.000 fr. P. 7.000 fr. A. GOBIN, 7, r. d'Ambroise, Paris

BROQUET POMPES à usages Méd. d'OR Paris 1889

DENTITION SIROP DELABARRE
(3^e 50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)
FACILITE LA SORTIE DES DENTS
PRÉVIENT OU FAIT DISPARAITRE
Tous les ACCIDENTS de la 1^{re} DENTITION.
EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE
FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, FAUB^g ST DENIS, PARIS ET PH^{es}

HYGIÈNE DE LA TOILETTE
Le. qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COAL-TAR SAPONIFÈRE LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris...
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharmacies DÉFIER DES CONTREFAÇONS

DEUX TIRAGES POUR UN franc
Les billets pris dès maintenant participent aux 2 Tirages
LOTÉRIE DES ENFANTS TUBERCULEUX
Autorisée par arrêté ministériel du 10 Janvier 1900
3 GROS LOTS 250.000 f
100.000 f — 50.000 f
1 lot de 20.000 f | 1 lot de 10.000 f | 15 lots de 5.000 f
30 lots de 1.000 f | 30 lots de 500 f | 150 lots de 100 f
1580 lots répartis en 2 tirages pour 700.000 fr.
Tous les lots payables en argent.

AVIS
Les billets pris dès maintenant participent aux 2 Tirages
1^{er} TIRAGE 10 JUILLET 1900
1 Gros Lot de 100.000 Francs
1 lot de 20.000 f — 3 de 5.000 f — 10 de 1.000 f — 510 lots de 100 à 500 fr.
Le Billet: UN fr. — On trouve des billets dans toute la France, chez les princip. débit. de tabac, libraires, etc.
Pour recevoir à domicile, s'adresser au SIEGE du COMITÉ, 35, r. Miromesnil, Paris, en joignant à la dem. mandat^{re} du mont. de billets et une enveloppe affranc. portant adresse retour.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Faire pousser les Cheveux et les Cils, 2/30 le Pot franco. Ph^o Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

PRETS ou ACHATS, Avances de Suite sur Maisons; sur SUCCESSIONS sans le concours des autres héritiers; sur NUES-PROPRIÉTÉS (Titres dont une autre personne jouit) sans informer cette personne du prêt ou de l'achat et sans besoin des titres. Discretion. Crédit Français, 2, Rue Chausseé-Antin, Paris. Maison de Confiance. Ne pas confondre avec les autres offres de prêts.

Toutes les bonnes Pharmacies détaillent le
SEL VICHY-ÉTAT
10 cent. Le Paquet pour un Litre d'Eau 10 cent.
Exiger sur chaque Paquet bleu la Marque Vichy-Etat
La Boîte, 50 paquets. 5 fr.; — 25 paquets. 2 fr. 50 franco dans toute la France.
Env. gratis et franco de 2 Paquets sur demande au DEPOT, 31, Boul. des Italiens, Paris.

Art de Gagner de l'Argent à la Bourse ENVOI GRATIS Gaillard, 5, Rue Feydeau, Paris.

CRÈME EXPRESS JUX LE MEILLEUR DES ENTREMETS FINS. Dans toutes les bonnes Epiceries.

SAGE-FEMME 1^{re} classe prend pension, place enf. Discretion. Massage médical. Consult. 1 à 4 h. Prix mod. Mme Réfrégier, 78, Faubg St-Denis, Paris. Corresp. ind.

LES ROYALTES DE GULLIVER
Joli volume illustré de la "Collection Vermot"
En vente dans toutes les librairies et franco contre timbres ou mandat adressés à M. Vermot, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, à Paris; 0 fr. 70 broché, 1 fr. 25 relié toile, tranches dorées.

A TOUS VOS ENFANTS Faites porter **LE COLLIER RUSSE** WIATKA préservatif du Group. Maladies de la Gorge, etc. Se vend partout. — M. R. BÄBLERIN, à TARARE (Rhône). L'envoi franco contre 2 francs.

POUR RIEN
L'envoi de magnifiques Catalogues illustrés p^r Montres, Pendules, Bijouterie, prix et qualité défiant t^r concurrence. Adresser demandes au GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANÇON.

AG^{es} des CYCLES GLADIATOR
6 bis, Rue de Châteaudun, PARIS. — FONTAINE & C^o VENTE à CREDIT GLADIATOR et d'APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES toutes marques SANS MAJORATION DE PRIX. — Catalogue Gratuit Franco.

RUBINAT-LLORACH EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION sans vous être muni de l'ABC DE L'EXPOSITION DE 1900
UN BEAU VOLUME MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ, AVEC UN SUPERBE
PLAN ARTISTIQUE EN COULEURS
PRIX: 50 CENTIMES — EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES — PRIX: 50 CENTIMES
FRANCO PAR POSTE contre 75 centimes en timbres ou mandat adressé à M. VERMOT, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

UN NOUVEAU TRAITEMENT de l'Obésité

De nombreux journaux scientifiques ont beaucoup parlé dans ces derniers temps d'un nouveau traitement très efficace de l'obésité par des moyens extérieurs, par conséquent sans régime alimentaire barbare, sans l'ingestion de médicaments internes qui ruinent le plus souvent et à tout jamais la santé.

Beaucoup de lecteurs nous interrogeant à ce sujet, nous sommes heureux de pouvoir leur être utile en leur transmettant collectivement ici tous les renseignements que nous possédons.

Il s'agit d'un liquide fondant découvert par un savant bien connu, le naturaliste « Stowe », et qu'il a appelé « Eau Dépuratrice ». Elle s'emploie en lotions pour les amaigrissements locaux et par évaporation pour les obésités généralisées, en agissant par les pores de la peau en vertu du phénomène connu en physique sous le nom d'osmose. Ce liquide résolutif est formé d'algues et de plantes iodées dont l'Helminthocorton, algue du Pacifique, forme, on le sait aujourd'hui, le principal élément.

Ce traitement, le seul qui ait reçu l'approbation de la « Société de médecine de France », a des effets amaigrissants qui, assure-t-on, sont véritablement merveilleux. Dans un délai qui, le plus souvent, ne dépasse pas quatre à cinq semaines, elle réduit sans changement d'habitudes, sans qu'on s'en aperçoive en quelque sorte, les obésités les plus graves et les plus rebelles.

Au surplus, ceux de nos lecteurs que la question intéresse peuvent s'adresser directement au laboratoire du naturaliste Stowe, à Paris, 9, rue Montesquieu, ou lui écrire. Il envoie gratuitement l'exposé scientifique de sa découverte à qui lui en fait la demande.

Docteur LOUIS BRÉMONT.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse a été soumise cette semaine à des tendances opposées qui, finalement, se traduisent par un nouvel accès de faiblesse.

Au fond, il n'y a eu sur notre place, ni excès de spéculation, ni surabondance d'affaires nouvelles. On peut donc donner aux tendances actuelles le temps de se modifier, sans en éprouver une appréhension trop grande. On est unanime à reconnaître que la situation présente n'est nullement inquiétante, le tassement qui se produit actuellement étant jugé comme nécessaire.

Le 3 0/0 finit la semaine à 101 45 à terme et à 101 20 au comptant, le 3 1/2 0/0 à 102 20 et à 101 70 sur ces deux marchés respectifs.

Les obligations de la Ville de Paris bien que donnant lieu à des échanges suivis n'offrent pas de grandes variations.

Après des alternatives de reprise et de faiblesse, les fonds étrangers finissent la semaine sans grands écarts sur leurs prix d'il y a huit jours.

L'Italien accuse de meilleures tendances à 95 70.

L'Extérieure Espagnole est bien soutenue à 73 07. Malgré la campagne des Chambres de commerce, la rentrée des impôts s'effectue assez bien.

Les transactions deviennent un peu plus actives sur les fonds Portugais, mais sauf pour la Rente 3 0/0, qui a ramolli de 24 40 à 24 90, les cours n'en ont pas améliorés. L'obligation 4 0/0 est, en effet, en lourde tendance à 146 50 et l'obligation 4 1/2 à 184 50.

Les rentes Austro-Hongroises sont un peu ralenties.

Les fonds russes sont quelque peu plus lourds, mais cela n'est que passager.

Peu de changement sur les Rentes Roumaines dont le marché reste des plus calmes. Le 5 0/0 1892 s'inscrit à 95 fr. le 4 0/0 1894 à 82 75.

Bonne tenue des Rentes Turques à 46 90 pour la série B. 96 40 pour la série C, et 23 43 pour la série D.

Les transactions sont encore moins actives sur les fonds helléniques qui ont légèrement faibli. Les obligations de 5 0/0 1881 et 1884 font 203 50 et les obligations 4 0/0 1887 225 francs.

Les Fonds Egyptiens montrent un peu plus d'animation et regagneront sans doute bientôt leur anciens cours sous l'influence de la reprise des affaires à Londres. L'obligation Daïra-Sanich cote 103 25, l'Unifiée 104 65, la Privilégiée 100 50 et la Comaniale 106 50.

Les actions de nos grandes Sociétés de crédit ont montré cette semaine un peu plus d'hésitation. Mais leurs cours sont généralement bien tenus.

Les actions de la Banque de France, qui avaient fléchi la semaine dernière à 4,160 fr. reviennent encore à 4,100.

Les actions du Crédit Foncier de France, que nous laissons à 687 francs à terme sont à 694 francs au comptant.

La Banque de Paris a oscillé de 1180 à 1162 pour reprendre en dernier lieu à 1170. Le Comptoir d'Escompte n'a eu que peu de mouvement.

Les actions de nos Grandes Compagnies de Chemin de fer restent, la plupart au moins, de nouveau lourdes.

Le Lyon se retrouve à 1875 fr. à terme, gagnant 3 fr., et à 1860 fr. au comptant, contre 1 872 fr., Midi, 1 360 fr. à terme, en avance de 3 fr., Nord, 2 455 fr. à terme 2 466 fr. et 2 450 fr. au comptant, contre 2 600 fr.

L'Est qui finissait à 1 125 fr. au comptant, se

maintient à ce cours, Orléans, 1775 fr. au comptant, contre 1 814 fr. et 1 792 fr. à terme, en recul de 23 fr. Ouest, 1 110 fr. à terme et au comptant, contre 1 115 francs.

En été, évitez les boissons toxiques et débilitantes, pour vous désaltérer prenez simplement dix gouttes d'alcool de menthe de Ricqlès dans un verre d'eau sucrée. Le Ricqlès purifie l'eau et préserve de la cholérine, de la dysenterie et des épidémies.

La Mode

Les jupes sont toujours très collantes du haut, ajustées soit par des plis, soit par des pinces piquées, mais on revient à la jupe froncée tout autour, lorsqu'il s'agit de se servir des tissus légers, voiles, étamines, barèges et mousselines. Nous reparlerons de ces jolies étoffes et de la façon de les employer. Pour l'instant, le drap possède toute la faveur avec quelques nouveautés nappées en caméu, laine et soie. Avec ces nappés, on fait des robes princesses, dont l'encolure se découpe très gracieusement sur du satin plissé, piqué et parfois gansé. En deux tons verts, sur guimpe de satin blanc, ce genre de robe a vraiment beaucoup de cachet.

Les manches se font de plus en plus plates; absolument collantes dans le haut, sans un pli, sans une fronce à la monture. Elles emboîtent absolument l'épaule. Comme elles sont absolument combinées à la mesure du bras, on se trouve dans l'obligation de modifier la forme de l'entournure. Il faut en réduire la dimension en faisant en dessous, monter le corsage jusque dans le



TOILETTE EN POPELINE DE SOIE BLEU TURQUOISE

devant du bras et en le faisant, dessus, descendre droit sur l'épaule. C'est très gênant, mais que ne sommes-nous prêtes à endurer lorsqu'on nous persuade que la mode l'exige! Beaucoup de manches sont si étroites que c'est à grand peine qu'on arrive à y introduire son bras. Aussi dans quelques maisons de couture, prend-on le parti de les boutonner dans toute la longueur, soit en dedans à la couture du coude, soit dessus, à la couture extérieure, légèrement ramenée. La fermeture s'opère au moyen de brides, en fine ganse de soie, et de petits boutons plats, appelés : boutons de soutien. On porte moins la manche « gant » qui, comme un gant de bal, monte au-dessus du coude, formant une pointe qui s'ajuste sur un haut de manche d'étoffe différente, uni ou froncé.

Les chemisettes, les blouses, les corsages différents des jupes, sont loin d'avoir dit leur dernier mot. Au contraire, de tous côtés ils repaissent plus que jamais triomphants. On a tant de fois prédit leur disparition que c'est presque une nouveauté de les voir partout faire flores, avec des élégances innées, des trouvailles ingénieuses, qui font honneur à nos artistes de la mode.

Même si la jupe est sombre et très simple, le corsage peut être aussi clair et fanreluqueux que l'on voudra; car cette opposition même n'est pas sans charme, donnant à la toilette son caractère très parisien, fait à la fois de belle correction et de joliesse précieuses.

C'est surtout dans les petits détails, dans les ornements, que la nouveauté trouve à se faire valoir. Beaucoup se décolletent sur un intérieur de guipure ou de mousseline de soie, d'autres ont le grand col descendant sur le corsage, en beaucoup d'arrondi ou en pointe.

Beaucoup de petits plis, en long, en travers, en carrés, en losanges; enfin, de toutes les manières qu'on pourra inventer. Les chemises surtouts, rayées de petits plis, ont beaucoup de chic; car les manches, quoique collantes, se font et se feront très ornées.

Pour les réceptions simples du soir, rien de plus élégant que la blouse en dentelle ocrée; les manches à clair, agrémentées de tulle scintillant, de paillettes nacrées.

Pour les corsages du soir, très élégants, toujours du jais, des paillettes, et aussi beaucoup d'acier et de nacre avec ses irisements d'opale. La guipure tient toujours la première place parmi les dentelles noires et blanches; elles s'incrustent même dans les flots nuageux des mousselines de soie et des tulle. Pour dame âgée, nous aimons le corsage en dentelle de Chantilly sur fond de satin blanc.

Les corsages clairs se portent avec une jupe blanche ou noire, à volonté; ou bien avec une jupe Pompadour fond blanc et fantaisie. Bien nouvelle la blouse composée d'un boléro de dentelle, entr'ouvert sur un intérieur de mousseline de soie.

La toilette dont nous donnons ci-contre le dessin est en popeline de soie bleu turquoise, jupe à plis couchés. Corsage avec ceinture en velours. Devant de surah à petits plis en satin et garni d'entre-deux en guipure crème.

YVONNE.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

La digestion.

S'il est vrai, comme l'affirme l'universalité des hygiénistes, que la plupart des maladies viennent de l'estomac, tout le monde conviendra qu'il est essentiel de ne pas surmener ce viscère.

En conséquence, on ne lira pas sans intérêt les renseignements suivants sur le temps qu'exigent les principaux mets pour être digérés :

Le riz, le plus digestible des aliments, ne demande qu'une heure; le gibier rôti, les marmelades de pommes et de poires, le saumon bouilli, les épinards, les asperges et le céleri cuit, les purées de légumes secs exigent une heure et demie.

La cervelle, le tapioca et le sagou, une heure trois quarts.

Le lait cuit, le foie, la morue, deux heures; le lait frais, la volaille bouillie, deux heures et quart; l'agneau bouilli, les puddings, les huitres, deux heures et demie, les œufs à la coque, le mouton grillé, le jambon cru, le bifteck, les pâtisseries, trois heures.

Le rosbif, le porc rôti, les carottes, la salade verte, trois heures et quart; les œufs durs, le vieux fromage, le bouilli, les navets, les pommes de terre et les oignons cuits, trois heures et demie.

La volaille grasse, le veau et le mouton rôti, le bouillon, quatre heures; les fruits à noyau, le raisin sec, les amandes, cinq heures; les salaisons et l'anguille grasse, six heures.

Enfin, il faut se méfier de l'omelette au lard, du pâté d'anguilles et de la matelote.

Une lettre de remerciement.

A. M. Derbecq, pharmacien de 1^{re} classe, 24, rue de Charonne, Paris.

Comme votre prospectus l'indique, votre sirop de *Grindelia Robusta* fait merveille dans la coqueluche. J'avais, en effet, un enfant atteint de cette terrible maladie depuis plus d'un mois; il dépérissait chaque jour et aucun médicament n'était parvenu à lui donner le plus petit soulagement, quand j'eus la bonne fortune de trouver votre prospectus. Je fis venir du *Sirop Derbecq* et, après trois jours de traitement, je vis avec un véritable bonheur les vomissements s'arrêter et les quintes diminuer dans de notables proportions. Douze jours après, mon enfant était complètement rétabli. Ne sachant pas comment vous remercier, je vous envoie cette lettre avec le droit de la livrer au public. Recevez, etc., M. Cibrau, à Rochefort. — Le sirop Derbecq à la *Grindelia Robusta* se trouve dans toutes les pharmacies, ainsi qu'au dépôt, pharmacie Derbecq, 24, rue de Charonne, Paris.

Axphyxie par la foudre

L'individu frappé par la foudre doit être porté au grand air, dépouillé de ses vêtements, couvert ensuite et tout entièrement d'affusions froides pendant un quart d'heure, frictionné énergiquement sur les extrémités, enfin massé et soumis aux mouvements des membres supérieurs comme les noyés.

Le hoquet.

On sait combien il est difficile d'arrêter le hoquet. Hippocrate, dans ses *Aphorismes*, dit que l'éternement provoqué par le chatouillement de la muqueuse nasale arrête le hoquet, et le médecin Éryximaque, dans un dialogue de Platon, cite également ce fait. Nous avons nous-mêmes vérifié cette antique observation. L'éternement n'est même pas nécessaire, il suffit du simple chatouillement de la pituitaire. Ce procédé classique et un peu oublié peut être souvent mis à profit.

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus rudes, combattre l'assouffissement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli? Usez du Glycéro-Kola ou du Glycéro-arsénié Henry Mure. Notice gratis.

Un flacon, 4 fr. 50; 2 flacons, 8 fr.; franco contre mandat-poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Enlèvement de l'odeur de l'iodoforme. — Toutes les personnes qui ont l'occasion de manier de l'iodoforme savent combien l'odeur de cet antiseptique est tenace et résiste à tous les lavages. L'essence de térébenthine fait disparaître immédiatement l'odeur des mains; ou on a manié l'iodoforme ainsi que des spatules ou vases qui ont été mis en rapport avec ce composé chimique. Un lavage à l'eau térébenthinée, puis à l'eau de savon est très efficace.

Taches de bière. — Pour enlever des taches de bière sur des étoffes de laine blanche ou de couleur claire, il faut badigeonner les taches avec de la glycérine pure, laver à l'eau tiède et repasser à l'envers l'étoffe encore humide. Les couleurs les plus tendres restent parfaitement intactes.

Pommade aux fleurs fraîches. — Mettez une poignée de fleurs fraîches (héliotrope, verveine, roses), dans de la bonne graisse de saindoux que vous maintenez liquide en la laissant à une chaleur douce.

Au bout de quelques jours, passez la graisse à travers une mousseline, remettez d'autres fleurs, passez de nouveau, cela pendant une huitaine de jours. On obtient ainsi une pommade excellente et surtout peu coûteuse.

Quelques plats pour la Semaine

En maigre
Pâté de volaille à la sauce
Filet de saumon à la hollandaise
Poularde à la sauce au vin de France
En gras
Potage au riz.
Lapin Chaville.
Langue de veau braisée à la moderne.
Haricots verts à la crème.
Œufs à la neige.

Langue de veau braisée à la moderne. — Faites blanchir une langue de veau dix minutes, l'égoutter, l'éplucher et la braiser comme on braise une noix de veau. D'autre part, marquez une garniture avec 100 grammes de langue écarlate, 100 grammes de jambons, cornichons et œufs durs, truffes et champignons. Le tout coupé en petits dés; faites mijoter cette garniture dans une bonne demi-glace au madère. Au moment de servir, dressez la langue sur plat long en l'entourant de la garniture. L'arroser au moment de servir dans son jus de cuisson.

Lapin Chaville. — Coupez votre lapin en morceaux, laissez mariner pendant deux heures avec oignons, persil et vinaigre; coupez un quart de petit salé en morceaux, préparez quelques oignons, faites revenir le tout sur un feu très vif, avec le lapin coupé; ajoutez une cuillerée de farine; mouillez avec eau et vin blanc jusqu'à hauteur; assaisonnez de sel, poivre, aromates, bouquet garni, laissez cuire à feu doux pendant vingt minutes; au moment de servir, ajoutez quelques champignons.

Distractions et Jeux d'esprit

1^o Devinette calembourg.

Ami lecteur, dis-moi pourquoi
Mon enfant (fille tant aimée!)
Pourrait être tante à l'armée?
Ami lecteur, ah! dis-le moi!

2^o Mots en parallélogramme

En sens horizontal : De la Polynésie
Une partie.
— Général, son succès fut réduit à zéro
A Marengo.
— Pour le troisième mot, posez sans gribouillage
Un coquillage.
— Etendu d'eau je suis un breuvage usité
Surtout l'été.
— Tout bon mahométan sans l'aide de ce livre
Ne voudrait vivre.
— De pique ou de carreau, de trèfle ou bien de [cœur] :

Voilà lecteur.
Si vous voulez me suivre *en verticale ligne*,
Vous trouverez : consonne; un adverbe; un [terrain]
Ou si vous aimez mieux, de la musique un [signe];

Titre que l'on donnait en France au souverain;
Endroit qui fut fatal, jadis au Téméraire;
Une préposition; en Syrie; aux Anglais;
De Médor le suivant fera très bien l'affaire;
Enfin, pour terminer, les deux tiers de Calais.

1^o Problème

OTHELLO. — OTEZ L'EAU. — OTEZ L'O

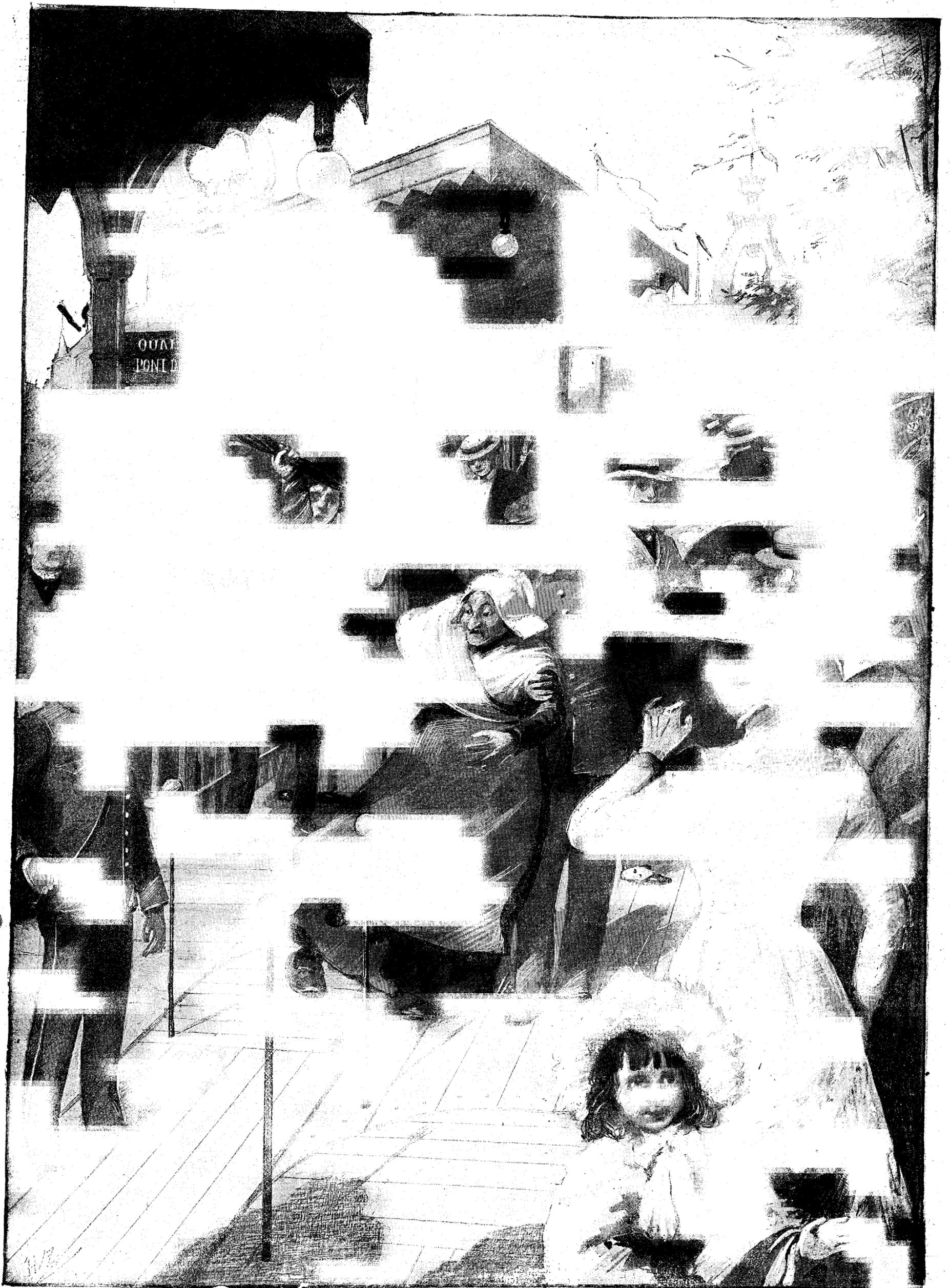
2^o Charade

PRÉ-FACE. — PRÉFACE

Solutions justes : Pocahontas. — Carmaran. — Un Nemrod à Audenge. — L'ami Ral A.-R. — Nages. — Ponerihouen. — Bessé. — Sargé. — Maf. — Lagoutte. — Louis Coustançon, 1^{er} maître en herbe de Lacaune. — H. Savarit, à Cognac. — J. Adias, à Maubourguet. — G. Moncoquet de Paul. — Le président des bécheurs, Albersse.

Le Gérant : HOUDEN.





Un clou de l'Exposition

Le trottoir roulant.